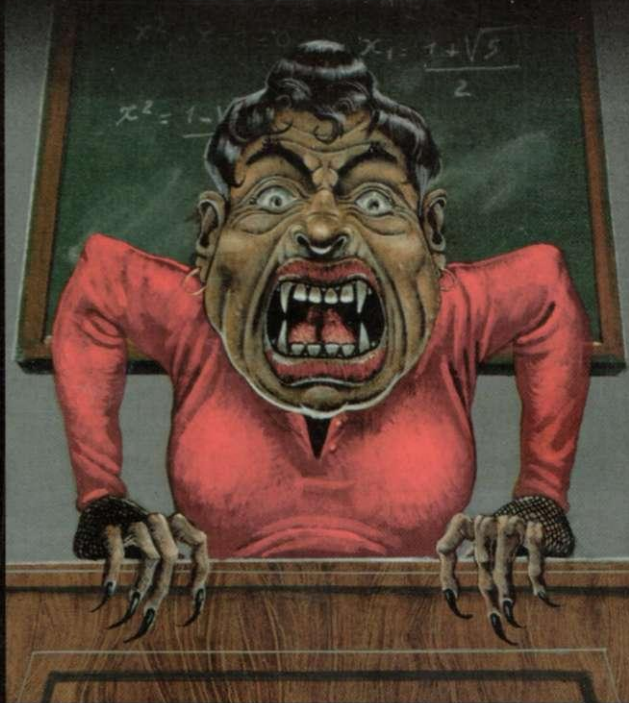


R. L. STINE

Chair de poule®

**TERRIBLE
INTERNAT**



PASSION DE LIRE

 **BAYARD POCHE**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Chair de poule.

TERRIBLE INTERNAT

R. L. STINE

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR NATHALIE VLATAL

PASSION DE LIRE



BAYARD POCHE



Tout commença avec Harold, mon perroquet...
Le jour de la rentrée, je l'apportai dans mon ancien collège. Je lui avais appris à dire : « Le prof est un crétin ! » Mais je n'avais pas prévu qu'il clamerait cette phrase en plein cours ! Et qu'il la répéterait cent fois !

J'eus beau m'excuser et affirmer que Harold avait tout inventé, Mlle Hammet, le professeur, m'ordonna de la suivre chez le proviseur. En chemin, elle trébucha sur mon pied et tomba à genoux sur le carrelage. Elle gémit de douleur et m'accusa de lui avoir fait un croche-pied. J'eus beau jurer qu'il s'agissait d'un accident, elle refusa de me croire. Pendant le premier mois, elle me mena la vie dure, me donnant des devoirs supplémentaires, m'appelant toujours le premier au tableau... Bref, elle fit tout pour transformer mon quotidien en enfer. Pour l'amadouer, j'essayais de l'amuser, comme je sais le faire quand je veux me rendre sympathique.

À chacune de mes plaisanteries, toute la classe éclatait de rire. Mais Mlle Hammet restait de marbre et me jetait un coup d'œil furieux !

« Avec elle, je n'aurai jamais de bonnes notes », regrettais-je amèrement.

Et les notes sont très importantes pour mes parents. Mon père est P . D . G . d'une importante société, et ma mère avocate. Vous voyez un peu... Ils sont obsédés par les études, et ils n'apprécient pas que je fasse tout le temps l'idiot ! Mais, que voulez-vous, c'est ma nature !

- Nous t'avons trouvé un internat formidable ! déclara papa à la suite de l'entretien qu'il avait eu avec Mlle Hammet.

- Un pensionnat qui n'accepte en général que les très bons élèves, ajouta ma mère. Ton père a dû faire intervenir ses relations.

- Et si je présentais mes excuses au prof? Je pourrais même obliger Harold à en faire autant !

Décidément, plus je suis nerveux, plus je dis de bêtises !

Ils se regardèrent en hochant la tête, l'air triste.

- Le problème, ce n'est pas Mlle Hammet ! C'est toi, lança papa fermement. Il faut que tu apprennes à être sérieux et que tu exploites tes véritables talents.

- Ce collègue sera parfait pour toi, renchérit maman. Mon cœur cogna dans ma poitrine. À l'idée de quitter la maison, je me mis à frissonner. Et si je me retrouvais avec des élèves sérieux, des premiers de la classe ?

- Et comment s'appelle cet internat ? demandai-je.
- Collège Caring, répondit papa en me tendant une brochure.

La photo de la couverture montrait un grand bâtiment en pierre. Planté au sommet d'une colline, il ressemblait au château de Dracula !

- Quel drôle de nom ! grommelai-je. On dirait celui d'un hôpital¹.

- Il a été fondé en 1730 par la famille Caring, expliqua ma mère, ignorant ma remarque. C'est le plus ancien collège de la Nouvelle-Angleterre !

- Il est trop vieux ! Je suis sûr que les toilettes ne fonctionnent pas !

Ma plaisanterie ne les fit pas rire du tout.

- C'est une chance que nous te donnons, dit papa d'un ton solennel. Nous avons eu du mal à convaincre la directrice de t'accepter. Je suis donc certain que tu feras de ton mieux.

- Mais pou... pourquoi me mettre en pris... je veux dire en pension ? bégayai-je. Je n'ai jamais été pensionnaire. Je n'ai même jamais dormi ailleurs qu'à la maison !

- Ce sera moins confortable qu'ici, admit mon père en chuchotant, comme s'il me confiait un secret. Mais la vie devient difficile. Aujourd'hui, il faut manger ou être mangé.

Je le regardai fixement. Que voulait-il dire par là ?

1. En anglais, care veut dire « soin ».

Nous arrivâmes dans ma nouvelle école le vendredi 18 novembre. Sur le fronton de la lourde grille de fer était écrit en toutes lettres « Collège Caring ». Incapable de tenir en place, je sautais comme une puce sur la banquette arrière de la voiture. Le ciel était couvert, l'orage semblait proche. De grosses gouttes de pluie tombaient sur le pare-brise.

- L'équipe de foot s'appelle « Les petits génies de Caring » ? demandai-je pour détendre un peu l'atmosphère.

- Non, répondit sévèrement ma mère. Il n'y a pas d'équipe de foot ici. Dans cette école, on travaille. Contrairement à ce que j'avais pensé, le collège ne ressemblait pas au château de Dracula. Mais lorsque des éclairs illuminèrent ses deux tours sombres et sinistres, je sursautai. Les mauvais élèves y étaient-ils enfermés ? Cette pensée me fit frémir.

Une route étroite nous mena dans une arrière-cour sombre.

- Pourquoi ont-ils construit Caring au sommet de cette colline ? demandai-je, impressionné. C'est à des kilomètres du village le plus proche !

- La vue devait leur plaire, supposa papa.

- Je crois surtout que ses occupants avaient besoin de calme..., ajouta maman.

Quelques instants plus tard, nous pénétrâmes dans le bâtiment. À ma grande surprise, l'intérieur était clair et confortable. Des affiches colorées décoraient les murs. Chacune des portes qui donnaient sur le long couloir était d'une couleur différente.

Un homme corpulent aux larges épaules vint rapidement à notre rencontre. Il était impressionnant. Vêtu d'un chandail de laine blanche, il avait d'épais cheveux gris et de grosses limettes.

- Je suis M. Kane, l'intendant, dit-il. Laissez-moi prendre les bagages.

Il souleva ma lourde valise d'une seule main, comme si c'était une boîte d'allumettes.

- Suivez-moi. Les dortoirs sont dans cette aile et les classes dans l'autre, expliqua-t-il en nous conduisant à ma chambre.

Sa voix de basse résonna dans le hall.

- Et la salle des tortures est au sous-sol, ajouta-t-il en se penchant vers moi.

J'en restai paralysé ! Guettant ma réaction, il rejeta la tête en arrière et éclata de rire.

- Paul, dit-il, c'est la tradition. À Caring, les nouveaux font toujours l'objet de plaisanteries. Alors,

fais attention, les collégiens sont malins. Ils adorent jouer des tours.

Nous continuâmes à marcher, et je ne pouvais m'empêcher de regarder les élèves sur mon passage. Ils semblaient aussi normaux que ceux de mon ancien collège. Presque tous portaient des jeans larges, des T-shirts, des sweat-shirts.

« Tu t'attendais à quoi ? pensai-je. À ce qu'ils soient habillés à la mode du XVIII^e siècle et qu'ils marchent en lisant des encyclopédies ? »

Nous passâmes ensuite devant un bureau. Un écriteau accroché à la porte en verre dépoli annonçait : « Administration, bureau de la directrice. » Une boîte aux lettres était fixée au mur.

Alors que nous approchions de ma chambre, j'aperçus un garçon étrange avec un grand nez. Dès qu'il nous vit, il se cacha dans un coin sombre du couloir. Petit et trapu, il avait un visage rond et pâle et de minuscules yeux noirs. Ses cheveux foncés étaient séparés par une raie au milieu.

- Qu'est-ce que tu fais ici, Marv ? s'exclama M. Kane d'un ton sec. File, et vite !

Marv marmonna quelque chose d'incompréhensible et s'en alla d'un pas lourd. Il me fit penser à un ballon de foot sur pattes !

- À quoi t'intéresses-tu, Paul ? me demanda l'intendant en repartant à grandes enjambées.

- À quoi je m'intéresse ? répétais-je en rejoignant M. Kane, intrigué par la question.

- Oui, quelle est ta matière préférée ?

- Le déjeuner ! plaisantai-je.

Je jetai aussitôt un coup d'oeil à mes parents, qui nous suivaient. Ils se contentèrent de remuer la tête avec mécontentement.

- Paul n'a pas encore vraiment découvert ce qui le passionne, précisa ma mère.

- Nous n'avons que des élèves formidables ici, affirma M. Kane. L'ambiance est merveilleuse. Mais une seule chose m'inquiète : ils travaillent trop !

« Super, pensai-je amèrement. C'est vraiment l'endroit qu'il me faut ! »

- Voilà ta chambre, annonça-t-il en poussant une porte bleue.

La pièce dans laquelle nous entrâmes était très lumineuse. Elle contenait deux lits, deux placards, deux bureaux et un divan.

- Tu vas la partager avec Brad Caperton, poursuivit M. Kane en jetant ma valise sur le lit placé contre le mur. Il est à son cours de violon et remontera dès qu'il aura fini. Tu joues d'un instrument ?

- Non, répondis-je. J'ai essayé l'harmonica, mais je l'ai avalé !

M. Kane éclata de rire. J'avais enfin réussi à amuser quelqu'un !

Dehors, les éclairs zébrèrent soudain le ciel. Le tonnerre fit trembler les murs.

- Il n'est pas facile de rentrer dans un nouveau collège en cours d'année, dit-il en m'observant à travers ses épaisses lunettes. Mais si tu t'accroches, tu rattraperas le niveau.

- Notre fils ajustement l'intention de s'appliquer, fit remarquer mon père en me fixant avec sévérité.

- Bien, je dois retourner à mon bureau, annonça l'intendant. Paul, je vais t'envoyer des camarades pour qu'ils te montrent où se trouve ta classe.

Après nous avoir serré la main, il se dirigea vers la porte et disparut dans le couloir.

Sa sortie fut suivie par un coup de tonnerre qui fit de nouveau trembler la pièce, et la lumière des ampoules électriques vacilla.

La demi-heure suivante passa rapidement. Après avoir rangé mes affaires, j'embrassai tendrement mes parents.

Dès qu'ils furent partis, je ressentis une grande tristesse : j'étais abandonné dans ce château sombre, planté au sommet d'une colline. Je me retrouvais coincé dans un collège dont les élèves jouaient du violon et étudiaient sans arrêt.

Soudain, je pensai à Harold, mon pauvre perroquet qui n'aurait personne pour lui apprendre de nouvelles blagues.

- Le prof est un crétin, coassai-je à voix haute.

Mon imitation avait été parfaite ! Mais mon sourire resta figé sur mes lèvres.

Deux filles se tenaient debout dans l'encadrement de la porte.

- J'imi... j'imitais mon perroquet..., bredouillai-je, tout rouge.

- Je m'appelle Céleste Majors, dit l'une d'elles sans prêter attention à mes paroles.

Des cheveux blonds tout bouclés encadraient son visage couvert de taches de rousseur. Ses yeux verts étincelaient derrière les verres de ses lunettes rondes. Elle était petite et portait un chandail à col roulé, un jean et des chaussures rouges.

- Et moi, Molly Bagby, fit l'autre.

Grande et mince, elle avait de longs cheveux noirs et raides. Une frange couvrait son front. Molly portait un jean noir troué à chaque genou et une chemise à carreaux sous une veste de cuir. Trois petits anneaux d'argent pendaient à l'une de ses oreilles.

- M. Kane nous a demandé de te montrer ta classe, dit-elle. Tu es prêt ?

- Oui, acquiesçai-je en les rejoignant.

Mais, au lieu de sortir de ma chambre, elles se précipitèrent dedans et claquèrent la porte derrière elles. Céleste semblait tendue et angoissée.

- Tu crois que quelqu'un nous a vues ? demanda-t-elle à son amie.

- Non... non, je ne pense pas, répondit Molly à voix basse. Écoute, Paul, il faut que tu te dépêches...

- Quoi, que je me dépêche ? l'interrompis-je.

J'en restai bouche bée. Pourquoi avaient-elles si peur ?

- Écoute, répéta Céleste, le visage déformé par l'angoisse. File d'ici au plus vite !

- Comment ?

- Ne pose pas de questions, insista Molly, les dents serrées. Va-t'en pendant qu'il est temps. Pendant que tu le peux encore !

Céleste saisit mon bras :

- Tes parents ne sont peut-être pas partis. Tu peux encore les rattraper !

- Mais... que... que veux-tu dire par là ? m'exclamai-je, stupéfait.

- Dépêche-toi ! cria Molly.

Elles semblaient si sincères que je me précipitai sur la porte. A peine l'avais-je ouverte que je tombai sur M. Kane. Je reculai immédiatement.

- Il y a un problème ? demanda-t-il en jetant un regard interrogateur à mes nouvelles amies.

- Aucun, répondit Céleste, qui remonta les manches de son chandail rouge. On expliquait à Paul...

- L'organisation de Caring, l'interrompit Molly. La gymnastique, le réfectoire, enfin, tout...

- Parfait, déclara M. Kane en m'adressant un large sourire. Mais vous n'aimeriez pas que Paul soit en retard pour son premier cours ? Mme Maargh n'apprécierait pas.

« Maargh ? pensai-je. Quel drôle de nom ! »

L'intendant nous accompagna jusqu'au hall en sifflant. Céleste et Molly restèrent muettes pendant tout le trajet !

Soudain, j'éclatai de rire. Je venais de comprendre que ces filles avaient voulu m'effrayer pour me souhaiter la bienvenue. M. Kane m'avait prévenu : « Ils adorent faire des blagues aux nouveaux. »

« Eh bien, je vais jouer le jeu », pensai-je en souriant.

Intriguées par ma gaieté, elles me fixèrent. Mais je ne dis pas un mot.

D'ailleurs, nous étions arrivés devant notre salle. Je fus immédiatement impressionné par le silence qui régnait dans la pièce.

Le professeur n'était pas encore arrivé. Certains élèves lisaient silencieusement, la tête entre les mains. Penchés sur leur pupitre en bois, d'autres tapaient sur un clavier d'ordinateur. Quelques-uns griffonnaient des notes.

- Mme Maargh sera là d'une minute à l'autre, me murmura Céleste en rejetant ses boucles blondes en arrière. Mais... surtout ne l'énerve pas !

- Oui, fais attention, insista Molly.

Un grand garçon, aux cheveux bruns coiffés en brosse, la poussa dans le dos en riant.

- Arrête, Brad ! s'écria-t-elle, furieuse.

- Alors, comment ça va ? me demanda-t-il. Nous sommes dans la même chambre. Tu as trouvé tout ce qu'il te fallait ?

- Oui, mais comme je n'avais pas assez de place

pour mes affaires, j'ai envoyé les tiennes dans le couloir.

Ma plaisanterie amusa beaucoup mon camarade, mais pas les filles !

- On ferait mieux de s'asseoir, dit Céleste, qui ne pouvait détacher ses yeux de la porte. Mme Maargh veut qu'on soit à nos places quand elle arrive.

Quelles comédiennes ! Je ne pus m'empêcher de sourire ; mais pas pour longtemps... En levant la tête, j'aperçus une paire de jambes qui se balançaient dans le vide ! Un garçon était pendu au plafond. Au bout d'une corde !

Horriifié, je trouvai la force de l'examiner de plus près. C'est alors que je compris. C'était un simple mannequin ! Sur la pancarte attachée à sa taille était écrit : PRÉPARE-TOI POUR LA REPRÉSENTATION DU VENDREDI 25 NOVEMBRE !

Je venais de tomber dans le piège ! Brad remarqua mon étonnement.

- Tu es fort en quoi, Paul ? me demanda-t-il.

- Pas en grand-chose, avouai-je.

- Quoi ? s'étonna Molly. Enfin, tu ne peux pas être ici si tu n'as pas au moins une spécialité !

Que pouvais-je leur répondre ? Que mon père avait téléphoné partout pour me caser ? Que j'étais là grâce à ses relations ?

- Et toi, tu as une matière préférée ? répliquai-je. Je voulais surtout qu'ils arrêtent de me dévisager.

- Eh bien, je joue du violon, dit-elle en fronçant les sourcils. Mais il y a un petit problème : Brad aussi !

- Et c'est un problème ? demandai-je.

— Oui, affirma-t-elle d'un ton solennel. Mme Maargh ne veut qu'un seul violoniste pour le spectacle. Nous devons passer une audition dimanche. Le meilleur sera retenu, celui qui échouera devra trouver autre chose.

- Ne t'en fais pas, la consola Brad. Tu es la meilleure, et c'est toi qui seras choisie.

Molly laissa échapper un petit cri :

- Oh ! j'ai tellement peur. Je voudrais que nous puissions jouer tous les deux.

- Mais ce n'est qu'un spectacle, intervins-je.

Les trois amis restèrent muets. Autour de nous les collégiens continuaient de travailler.

- Moi, je chante, déclara Céleste. Et jusqu'à présent, il n'y a qu'un seul chanteur. Donc, je suis tranquille ; à moins que tu ne chantes, Paul ?

- Pas du tout, sinon il se met à pleuvoir. Mais, dites-moi, pourquoi ce spectacle vous rend-il donc tous si nerveux ?

Je n'obtins pas de réponse. Mes nouveaux amis se contentèrent de se retourner vers la porte. Le professeur n'arrivait toujours pas.

- Il faut que tu t'inventes une matière, dit Brad. Il le faut, parce que...

Il ne termina pas sa phrase. Sa voix se brisa !

Pas de doute : ils continuaient à se moquer de moi.

- Ah ! si, j'ai une spécialité, m'exclamai-je, bien décidé à ne pas me laisser faire. Je suis un excellent danseur ! Un danseur hors pair !

Je décrochai aussitôt le mannequin et plaçai ses bras autour de mon cou. Le saisissant par la taille, je me mis à tourner en fredonnant un air de valse.

Je n'entendis ni les rires ni les encouragements que j'avais espérés. Dans mon ancien collège, mon spectacle aurait eu un grand succès. Mais au collège Caring, personne n'y fit attention. Les élèves continuaient à écrire ou à lire. Déçu, je pressai mon cavalier contre moi et me lançai dans un tango endiablé. Je traversai la pièce, l'air fier.

Je n'obtins pas plus de réactions. Brad, Molly et Céleste me regardaient, les yeux grands ouverts. Ils semblaient paralysés par la peur.

« Qu'est-ce qu'ils ont ? me demandai-je. Ils sont bizarres, tout de même ! »

Plongé dans mes pensées, je tournai trop brutalement, et le mannequin m'échappa. Je me penchai pour le ramasser. Mais je perdus l'équilibre et m'écroulai.

La classe resta étrangement silencieuse.

Je me mis à genoux et relevai la tête. C'est alors qu'une forme surgit dans l'encadrement de la porte. C'était Mme Maargh.

Jamais je n'avais vu une femme aussi grosse ! Elle était vêtue d'une longue robe d'un rouge éclatant et me dévisageait de ses yeux globuleux. De grands yeux marron et humides.

- Tu dois être Paul, grogna-t-elle.

Tous les élèves avaient les yeux rivés sur moi.

- Désolé, murmurai-je en me relevant.

Je me baissai pour ramasser le mannequin. Mais Mme Maargh leva une énorme main.

- Laisse, ordonna-t-elle de sa voix rauque. Viens ici. J'hésitai un instant. J'étais fasciné par sa robe rouge aux reflets de sang.

- Allons, Paul, insista-t-elle.

Son visage rond était sans expression.

- Tu te dépêches, oui ou non ?

Céleste et Molly serraient les mâchoires, le regard vide. De quoi avaient-elles peur ?

J'enfonçai mes mains dans les poches de mon jean et avançai lentement vers la porte.

- Vous savez, je... je m'amusais..., commençai-je à expliquer.

- Viens ici, répéta lentement Mme Maargh. Approche...

Je n'aimais guère ce ton vaguement menaçant. Dans la classe, tout le monde se taisait.

Je décidai de réagir.

- Hello ! dis-je à Mme Maargh en lui adressant mon plus beau sourire.

L'énorme femme m'attrapa par le bras et me tira vers elle, ses lèvres retroussées laissant voir de longues dents jaunes et luisantes. Je poussai un petit cri. Elle me faisait penser à un chat qui découvre une souris !

Les élèves gardaient les yeux fixés sur leur pupitre. Mme Maargh lâcha enfin mon bras. Elle hocha la tête d'un air satisfait et grommela :

- Hmm, très bien, très bien...

Je restai immobile, la bouche ouverte. Ce professeur était tellement bizarre ! Sa tête, énorme, était plantée entre ses épaules comme une boule de glace sur un gâteau. Sa peau jaune pâle rappelait celle des poulets vendus dans les supermarchés.

- Va t'asseoir, Paul, ordonna-t-elle. Prends cette chaise, là-bas.

Sa voix caverneuse me donnait le frisson. Soulagé de m'éloigner, je filai au fond de la classe.

- Elle est cinglée, cette grosse patate ! soufflai-je à Céleste en passant près d'elle.

Je pensais la faire rire, mais elle fit semblant de ne pas avoir entendu. Ses mains étaient tellement crispées que ses phalanges étaient blanches.

D'ailleurs, personne ne riait.

Voilà qui commençait à être étrange !

Dans le fond de la pièce, je remarquai des cages alignées sur une table rangée contre le mur. Elles contenaient un lapin, un drôle d'écureuil gris, un cochon d'Inde et une souris blanche. « Ça doit être pour une leçon de sciences », pensai-je.

Je me faufilai jusqu'à ma place et posai mon sac près de moi. Le pupitre en bois était couvert d'inscriptions gravées au couteau. Dans un des coins, deux mots étaient tracés : AU SECOURS !

Intrigué, je passais et repassais mon doigt sur ces lettres. Que signifiait ce message ?

Mme Maargh interrompit mes pensées.

- Commençons par la grammaire, annonça-t-elle. Paul, quelqu'un va t'aider à suivre le cours.

En soufflant, elle déplaça son énorme corps. Sa robe rouge ondulait à chacun de ses mouvements.

Tandis qu'elle avançait vers son bureau, je crus entendre comme un bruit de succion. Intrigué, je me penchai sous mon pupitre. J'en restai bouche bée : Mme Maargh ne portait pas de chaussures. C'était ses pieds nus, énormes, qui claquaient sur le plancher ! Ses ongles ressemblaient à de larges griffes noires. Je me redressai, dégoûté.

Soudain, elle m'interpella.

- Que regardes-tu, Paul ? Quelque chose ne va pas ?

La bouche sèche, je me tournai vers Céleste et Molly. Raides sur leur chaise, elles regardaient droit devant elles sans bouger un cil. Au premier rang, Brad tapotait son bureau avec son crayon, comme si de rien n'était. Jouaient-ils toujours la comédie ?

- Eh bien, Paul, que regardais-tu ainsi ? insista Mme Maargh.

Il y avait de la menace dans sa voix.

- Moi ? dis-je, le front couvert de sueur. Rien.

Elle balança son énorme tête à gauche et à droite.

- Personne ne t'a donc dit que j'étais un... monstre ? Mon cœur se mit à battre furieusement, cognant à grands coups dans ma poitrine.

Mme Maargh avança vers le tableau. Chacun de ses pas était accompagné de cet abominable bruit de succion. Avec une longue baguette, elle désigna le sujet du cours inscrit en gros caractères au tableau : LA CHAÎNE ALIMENTAIRE.

- Que l'un de vous explique à Paul ce qu'est la

chaîne alimentaire, gronda-t-elle en scrutant les collégiens d'un air féroce. Marie, par exemple ?

Marie, une petite rousse, était assise tout au bout de ma rangée.

- Le gros mange le petit, répondit-elle timidement. Enfin, le plus fort dévore le plus faible.

Impatiente, Mme Maargh agita sa baguette.

- Ce n'est pas exactement ce que je t'ai appris, lui reprocha-t-elle. Les espèces les plus évoluées dévorent les moins évoluées...

- Oui, intervint Brad en levant la main. Le petit poisson mange du plancton. Le gros poisson mange le petit, et il est lui-même dévoré par d'énormes poissons.

- Et ensuite les hommes les mangent, déclara un garçon joufflu assis près de la fenêtre.

- Et les monstres mangent les humains ! dit Mme Maargh de sa voix rauque.

Puis elle se mit à rire à gorge déployée, ses joues blêmes agitées de tremblements. Toute la classe se taisait.

Je regardai alors le tableau. Une vingtaine de rectangles de papier blanc y étaient fixés et placés les uns au-dessus des autres. Sur chacun se trouvait inscrit le nom d'un élève. Était-ce un classement ?

- Paul, sais-tu ce qu'est un racleur de fond ? demanda Mme Maargh, interrompant mes pensées.

Je sursautai.

- C'est le poisson qui nage au fond de la mer et qui mange tout ce qui s'y trouve ! répondis-je.

- C'est ça, dit-elle dans un sourire qui ressemblait à une grimace. Ce n'est pas vraiment une bonne chose d'être au fond, n'est-ce pas, les enfants ? Certains secouèrent simplement la tête. D'autres murmurèrent faiblement : « Non ! »

- Eh bien, Paul, ici c'est pareil. Il ne faut pas rester au bas du tableau ! rugit Mme Maargh. Oh non ! Il ne faut pas !

Molly prit sa tête entre ses mains comme si elle avait mal au crâne. Près d'elle, Céleste se couvrit la bouche pour étouffer un cri. Je n'avais jamais vu un professeur terrifier à ce point ses élèves ! Je me demandai quelle punition elle réservait au dernier de la classe.

- Paul, continua le professeur en agitant sa baguette, tu as intégré un collège où tous les élèves veulent être premiers. Et dans ma classe, tout le monde travaille très dur...

Elle se pencha et fixa ses yeux globuleux sur moi.

- Parce que, ici, mon petit Paul, c'est moi le racleur de fond. Tu saisis ? Et après la représentation, j'examinerai de près la chaîne alimentaire. Je saurai quel est le poisson qui nage au fond... Et là, je ferai une petite fête !

Elle éclata d'un rire si puissant que tout son corps en fut secoué.

Étant blagueur de nature, je ne pus m'empêcher de m'esclaffer. Sa façon de dire les choses était tout de même assez drôle.

- Bravo ! m'écriai-je. C'est génial !

Le rire de Mme Maargh s'éteignit aussitôt.

- Qu'y a-t-il de génial ? grogna-t-elle.
- Mais... mais, ce que vous dites... cette blague...
- Une blague ? fit-elle, les mâchoires crispées. Quelle blague ? Qu'on me la raconte, j'adore m'amuser aussi !

Le silence qui pesait sur la classe me fit frissonner. Le garçon jofflu se mit à tousser.

- Te moquerais-tu de moi, Paul ? poursuivit Mme Maargh. Je te fais rire ?

- Non ! m'écriai-je. Mais cette comparaison avec la chaîne alimentaire...

- Et alors ? hurla le professeur en frappant le tableau si fort que sa baguette se brisa en deux. Nage aussi vite que tu le pourras, Paul, parce que, après le 25 novembre, je saurai qui est le dernier de cette chaîne. Et je n'en ferai qu'une bouchée !

- Génial ! J'apporterai la sauce de barbecue !

Personne ne réagit. Ma remarque était pourtant drôle, non ?

Céleste posa un doigt sur sa bouche pour me conseiller de me taire. Mais je n'allais pas me laisser faire comme ça ! Il n'en était pas question.

- Et j'aimerais des frites avec, ajoutai-je.

Les élèves restaient immobiles et muets.

Mme Maargh brandit alors un carton blanc sur lequel était écrit en majuscules : **PAUL PEREZ**.

- Je colle du scotch double face au dos des cartons pour pouvoir les déplacer sur le tableau, expliqua-t-elle. Le tien va en haut de la chaîne ; c'est normal puisque tu es nouveau.

Elle descendit rapidement les autres fiches d'un cran et accrocha la mienne au-dessus.

Une fille assise près de la porte protesta :

- Ce n'est pas juste, j'ai travaillé très dur pour être première ! Pourquoi me déplacer ?

- Ne t'inquiète pas, Sharon, lui dit Mme Maargh. J'ai l'impression que Paul ne restera pas longtemps en haut !

- Mettez-le tout en bas, cria le garçon joufflu qui se trouvait à côté de moi.

Et toute la classe reprit en chœur : « METTEZ - LE TOUT EN BAS ! »

« Ces fous prennent les choses trop au sérieux, pensai-je. Ça commence à être fatigant. »

- D'accord, les enfants, dit Mme Maargh. Assez ri comme ça. Au travail !

Nous allons commencer par la grammaire.

Elle se retourna vers le tableau et écrivit : VOUDRIEZ-VOUS VENIR CHEZ MOI ? J'ADORE-RAIS VOUS AVOIR POUR DÉJEUNER.

- Qui veut nous expliquer la construction de cette phrase ? demanda-t-elle.

Tous les élèves tendirent le doigt. Certains levèrent même les deux mains.

- Moi, moi ! hurlaient-ils.

« Quels hypocrites ! » me dis-je.

Mais Mme Maargh avait déjà choisi...

- Paul, viens au tableau, s'il te plaît. Voyons si tu sais faire la différence entre le sujet et le verbe.

Pourquoi m'avait-elle désigné, alors que les autres

étaient tous volontaires ? J'hésitai...

- Plus vite que ça, fit-elle en martelant le tableau de son gros poing qui laissa une trace humide.

Je me levai lentement. Tous les collégiens m'observaient attentivement. Céleste leva le pouce en signe d'encouragement.

- S'il se trompe, appelez-moi, proposa Brad.

« Quel faux jeton ! » pensai-je.

- Non, moi ! crièrent les autres.

Mais pourquoi étaient-ils si pressés ? Même s'ils adoraient la compétition, ils en faisaient vraiment trop...

- À toi de jouer, me dit Mme Maargh en me tendant un morceau de craie.

Je fis un autre pas et... mon pied s'enfonça dans une masse molle.



- Ouille ! ouille ! hurla Mme Maargh, la bouche grande ouverte.

Je venais de marcher sur son pied !

Je reculai brutalement et me cognai contre le tableau noir. Le professeur s'affala sur sa chaise et massa son pied en gémissant.

- Oh ! je... je suis désolé, bredouillai-je.

Mme Maargh releva la tête et fixa sur moi ses grands yeux mouillés.

- Tu commences mal ! grogna-t-elle. N'oublie pas ce que j'ai dit. Il te faudra nager de toutes tes forces. Tu t'en souviens ?

Puis elle se leva, se dirigea vers le tableau et descendit mon carton de deux crans.

Avant de se rasseoir, elle attrapa mon bras si fort qu'elle m'arracha un cri de douleur. Je m'attendais à une punition. Au lieu de cela, elle grogna :

- Tu ne manges pas suffisamment, Paul. Je te trouve un peu maigrichon.

Quand la cloche du déjeuner sonna, je me pressai de quitter la classe. Mais les autres élèves formèrent une haie pour laisser passer Mme Maargh !

- Quelle belle leçon nous avons eue aujourd'hui, lança Marie avec enthousiasme. Nous sommes dans la meilleure classe du collège !

Le professeur grimaça un sourire.

« Beurk ! pensai-je. Quelle bande de lâches ! »

- Je crois que le nouveau devrait être à la dernière place, proposa une des filles.

- Oui, c'est là qu'il faut le mettre, renchérit une autre.

Je n'en pouvais plus. Mes parents m'avaient bien prévenu que dans ce collège on ne pensait qu'à la réussite. Mais tout de même ! Je me promis d'en parler à Mme Maargh après le déjeuner.

« Je n'arriverai jamais à m'adapter si personne ne m'aide ! me lamentai-je. Et d'abord, où est le réfectoire ? Après un bon repas, j'aurai sûrement les idées claires. »

Je me précipitai dans le couloir, où je retrouvai Molly et Céleste.

- Sale temps, dit Céleste en secouant la tête.

- Plutôt. Et Mme Maargh est si bizarre...

- De quoi te plains-tu ? fit Molly. Tu n'as pas vu ma position sur la chaîne ? Avant-dernière ! Si je rate mon audition de violon dimanche, je suis grillée ! Le dîner du monstre, ce sera moi !

- Oh ! arrêtez un peu ! Cette blague commence à me fatiguer !

- Une blague ? Quelle blague ? dit Molly en remuant la tête. Tu crois que Mme Maarghjoue la comédie... ? À ce moment, des garçons passèrent dans le hall. Leurs éclats de rire couvrirent sa voix.

La cantine était bondée. Nous attendîmes au moins une demi-heure avant d'être servis.

- Ça a l'air bon, dis-je à mes amies. Il y a du steak haché, mon plat préféré.

Après avoir rempli nos plateaux, nous dûmes nous séparer pour trouver une place.

- Salut ! dis-je à un garçon grassouillet en m'asseyant en face de lui.

Il mangeait goulûment, la tête penchée sur son assiette. Son visage rond et jaune me rappelait quelqu'un. Mais qui ?

— Hello ! dit-il sans lever les yeux.

J'avalai une bouchée de mon steak.

- Je m'appelle Paul, dis-je.

- Marv, murmura-t-il en relevant enfin la tête.

Alors je le reconnus, avec son grand nez crochu. C'était le garçon que M. Kane avait chassé alors qu'il me conduisait jusqu'à ma chambre.

- Je suis nouveau. C'est mon premier jour.

Marv me regarda avec attention :

- Tu es sûr que tu veux t'asseoir ici ? En face de moi ?

- Oui, pourquoi ?

- Qui est ton prof? demanda-t-il en haussant les épaules.

Il but une longue gorgée de lait.

- Mme Maargh, répondis-je à voix basse. Elle est complètement folle. Elle se fait passer pour un monstre. C'est idiot...

- Raconte, m'interrompit-il en avalant une boulette de viande avec gourmandise.

- Tu te rends compte, elle n'a pas de chaussures ! Elle a les plus énormes pieds que j'ai jamais vus.

Marv m'adressa un signe de tête qui signifiait : « Continue. »

À l'autre bout du réfectoire, Céleste me fit de grands gestes pour que je vienne les retrouver, elle et Molly. Une place devait s'être libérée. Mais je voulais rester avec Marv. Il savait peut-être quelque chose au sujet de Mme Maargh.

Céleste continuait de me faire des signes. Je levai la main pour la faire patienter.

- Tu sais comment elle classe les élèves ? demandai-je. Sur le modèle de la chaîne alimentaire !

Marv acquiesça sans rien dire.

- C'est une blague, hein ?

- Non, dit-il en secouant la tête.

- Arrête ! Tu veux dire qu'elle va dévorer l'un de nous après la représentation ? m'exclamai-je.

- C'est possible.

- Et l'année dernière, elle a mangé quelqu'un ? demandai-je, les yeux écarquillés.

- Non.

- Tu vois bien ! Ce n'est qu'une plaisanterie idiote !
- Elle n'a mangé personne l'année dernière parce que c'est sa première année au collège Caring !
- Oh ! fis-je. Tu es un rigolo, toi !

Mais qu'est-ce qu'ils avaient tous, dans ce collège de fous ?

Je replongeais la tête vers mon assiette lorsque je sentis qu'on me tapait dans le dos.

C'était Céleste !

Elle attrapa mon bras et m'entraîna loin de la table.

- Tu es dingue, dit-elle. Pourquoi parles-tu avec lui ? Tu ne sais pas que c'est le fils de Mme Maargh ?

- Quoi ? Marv est le fils de Mme Maargh ? Mais je lui ai dit que sa mère était complètement folle et je me suis moqué de ses énormes pieds !
- Bravo, Paul ! s'exclama Céleste. Comme ça, tu descendras directement en bas de la chaîne alimentaire !
- Son fils ! répétais-je, atterré.
- Ne t'en fais pas, dit Céleste avec douceur. Marv ne lui dira rien.
- Tu n'es qu'une menteuse, protesta Molly.
- Pourquoi tu dis ça ? s'écria son amie en rejetant ses nattes en arrière.
- Parce que Marv s'entend très bien avec sa mère. Et en ce moment, il est probablement en train de tout lui rapporter.
- Qu'est-ce que je vais devenir ? m'exclamais-je, les larmes aux yeux.
- Tu es mal parti, c'est sûr ! dit Céleste en se mordant la lèvre. J'ai pourtant essayé de te prévenir.

Molly haussa les épaules.

- Bah ! elle va te faire redescendre de quelques places sur la chaîne, c'est tout. Ne te fais pas de souci, tu ne descendras jamais aussi bas que moi, dit-elle en soupirant tristement.

- Je sais ce que je vais faire ! m'écriai-je. Je vais aller voir Mme Maargh tout de suite, avant Marv.

- Tu crois que c'est une bonne idée ? me demanda Céleste. Attends plutôt que...

Je ne lui laissai pas le temps de finir sa phrase. Je traversai le hall et courus vers la salle de cours. Il fallait que j'y arrive avant Marv. Mais que pouvais-je dire à cette femme ? Je devais inventer quelque chose... D'abord, j'allais m'excuser.

Je m'arrêtai devant la porte de la classe. J'inspirai profondément pour me donner du courage et j'entraai dans la pièce.

- Mme Maargh ? appelai-je.

Notre professeur se tenait au fond de la classe, près des cages, penchée sur celle de la souris. Sur le dessus, elle avait posé une assiette de gâteaux salés. Le petit rongeur la regardait fixement en remuant son nez pointu.

- Mme Maargh ? répétais-je en m'approchant.

N'obtenant pas de réponse, je m'avançai à pas de loup.

- Voici le bas de la chaîne, grommela-t-elle.

Et avant que j'aie pu comprendre ce qui se passait, elle attrapa la petite bête par la queue, la déposa

délicatement entre deux biscuits, la bloquant à l'aide de son pouce...

Soudain, elle remarqua ma présence.

Je fis un bond en arrière.

- Paul ! s'écria Mme Maargh. Veux-tu un amuse-gueule ?



Mme Maargh était vraiment un monstre !

Je venais de comprendre l'horrible vérité ! J'en avais la preuve...

Mais je n'avais pas encore tout vu. Elle enfonça son ignoble sandwich dans sa bouche, le mâcha avec délectation et l'avala.

Je plaquai une main sur ma bouche pour ne pas vomir. Je fis demi-tour et me précipitai vers la porte. À l'instant même, Marv surgissait.

La collision était inévitable. Il faillit tomber.

- Hé ! cria-t-il.

Je fonçai dans le couloir. Je traversai le hall en évitant les groupes d'élèves. J'étais complètement paniqué. Mme Maargh allait vraiment manger l'un d'entre nous ! Son histoire de chaîne alimentaire, ce n'était pas une façon de parler ! C'ÉTAIT VRAI ! Tout en courant, je réalisai que j'étais fichu. Ce monstre m'avait pris en grippe. Je lui avais écrasé le pied, j'avais dit à son fils qu'elle était horrible.

Je devais m'enfuir de ce collègue ! Et pour aller où... ? Chez mes parents ! Oui, il fallait absolument que j'arrive à les rejoindre.

« Quand ils sauront que le professeur est un monstre, ils arriveront en un clin d'œil, me dis-je. Mais non, ils ne me croiront jamais ! Ils penseront que j'invente, que je rejette encore mes problèmes sur les autres. Ils diront que c'est moi qui me conduis mal ! Que je dois m'habituer à ce collègue. Mais comment pourrais-je m'habituer à cette horrible créature qui s'apprête à me placer tout en bas de la chaîne alimentaire ? Qui finira par me manger avec des biscuits ? Il FAUT qu'ils me croient. Qu'ils me fassent sortir de cet endroit maudit. »

Je ralentis ma course, le cœur battant, la bouche sèche. Alors que je cherchais un téléphone, une question m'obligea à m'arrêter. Pourquoi les autres élèves n'avaient-ils jamais appelé au secours ?

Molly et Céleste savaient pourtant que ce n'était pas une blague, puisqu'elles avaient essayé de me prévenir. Pourquoi n'avaient-ils pas tous tenté de s'échapper ?

Je trouvai enfin un téléphone dans un coin du hall. Je repris mon souffle, saisis le combiné et le pressai contre mon oreille. Je composai le zéro pour obtenir une opératrice.

- Allô ! Allô ! criai-je.



- Allô ! Allô ! continuai-je à crier d'une voix aiguë. Un message enregistré retentit soudain à mon oreille :

- Veuillez raccrocher, les élèves ne peuvent téléphoner que les jours de congé.

- Quoi ? m'exclamai-je. Mais je ne tiendrai jamais jusqu'à dimanche ! Sinon Mme Maargh va me dévorer comme une dinde de Noël !

Je filai, laissant le combiné suspendu dans le vide. Que pouvais-je faire ?

« Il faut que je m'évade, pensai-je, affolé. Que tout le monde s'évade. »

Luttant contre la panique qui m'envahissait, j'arrivai au réfectoire. Molly, Céleste et Brad en sortaient.

- Ah ! vous voilà ! m'exclamai-je, hors d'haleine. Il faut absolument qu'on parte d'ici.

- Il nous reste dix minutes avant le cours, se contenta de dire Céleste en regardant sa montre.

- Comment ça s'est passé avec Mme Maargh ? me demanda Molly.

- C'est vraiment un monstre ! m'écriai-je. Elle va vraiment manger l'un d'entre nous !

- On le sait, dit Céleste. On a même cherché à te prévenir !

- Mais... mais... il faut... nous enfuir, bégayai-je.

- Il n'y a aucun moyen, dit-elle en soupirant.

- Qu'est-ce que tu crois, Paul ? ajouta Brad. On a tout essayé. C'est impossible.

- Oui, renchérit Molly. Dès que nous avons découvert qui était Mme Maargh, nous avons voulu prévenir nos parents, mais...

- Je sais, dis-je en lui coupant la parole. On ne peut téléphoner que les jours de congé. J'ai voulu appeler les miens !

- Nous avons écrit chez nous, poursuivit Céleste. Mais les lettres ont été interceptées. Personne ne nous a jamais répondu.

- Lorsque nous avons averti M. Kane et les autres professeurs, ils ne nous ont pas crus. Ils sont persuadés que nous inventons des histoires à dormir debout, simplement parce que Mme Maargh a une drôle d'allure.

- Mais enfin, il y a forcément une solution ! m'écriai-je. On ne peut pas rester sans rien faire ! IL FAUT AGIR !

Molly soupira à son tour. Les yeux remplis de larmes, elle semblait affolée.

- Tout ce qu'on peut faire, c'est ne pas se retrouver

en bas de la chaîne alimentaire, dit-elle dans un sanglot. Sans quoi...

- Nous devons aussi être bons pendant le spectacle, ajouta Brad. Tu sais que les premières auditions ont lieu dimanche après-midi.

- Dimanche après-midi ! hoquetai-je. Je ne sais pas quoi présenter. Je n'ai rien répété !

- Tu peux aussi faire une rédaction pour avoir des points supplémentaires, dit Céleste. Tu devrais commencer tout de suite... et il vaut mieux qu'elle soit parfaite.

- Sur quel sujet ? demandai-je.

- Un sujet scientifique, c'est ce que nous faisons tous pour avoir des points en plus.

- Mais je suis arrivé aujourd'hui, comment voulez-vous que je fasse ?

Molly me fixa de ses yeux sombres.

- Alors..., dit-elle en baissant le ton.

Tout était clair. Molly insinuait que si je n'entreprenais pas quelque chose au plus vite, je me retrouverais au bas de cette fichue chaîne alimentaire. Ce n'était pas une plaisanterie.

Et je n'avais pas la moindre chance. Les élèves étaient tous excellents !

- C'est complètement fou ! criai-je. J'ai perdu d'avance. Je vais prévenir la directrice que Mme Maargh est un monstre. Il faudra bien qu'elle nous croie. Qu'elle nous aide ! À moins que tout le monde ne soit complice !

- Paul, attends ! s'exclama Molly, terrorisée.

Ignorant les protestations de mes trois amis, je filai à toutes jambes. Tandis que je courais dans le hall, je compris qu'il n'existait qu'un seul moyen de convaincre la directrice ! La prendre par la main et l'emmener dans la classe de Mme Maargh. Lui montrer la chaîne alimentaire et la cage vide de la souris ! Forcer Brad, Molly, Céleste et les autres à raconter la vérité. Elle serait bien obligée de nous croire ! Je savais où se trouvait son bureau, puisque nous étions passés devant le matin même. Mais je ne lui avais pas encore été présenté.

Je regardai ma montre. La cloche allait sonner. Tant pis, il s'agissait de sauver une vie, et probablement la mienne.

Hors d'haleine, je m'arrêtai devant la porte du bureau de la directrice.

Reprenant mon souffle, je frappai.

- Entrez, fit une grosse voix au bout de quelques secondes.

« Génial, pensai-je, elle est là. »

Je me saisis la poignée et entrai :

- Il faut que vous m'aidiez.

- T'aider ? dit une femme derrière un bureau.

J'ouvris la bouche et poussai un cri d'horreur !



- Où... où est la directrice ? bredouillai-je. J'ai... j'ai une question à lui poser.

Mme Maargh se tenait debout derrière le bureau. Son triple menton sursautait de temps en temps sous son visage jaunâtre.

- Mais je suis la directrice, Paul. Tu ne le savais pas ?

- Non, dis-je dans un souffle.

Mes mains tremblaient tellement que je dus les cacher dans mes poches.

- C'est pour ça que je suis ici, continua le monstre. Le collège en cherchait une, j'ai donc accepté le poste. Mais comme je ne peux pas me passer des enfants, je fais aussi la classe. Enseigner est si plaisant...

Elle avança vers moi, me fixant de ses grands yeux affamés.

- Je... je veux téléphoner à mes parents, parvins-je à articuler.

Elle fit non de la tête. Ses joues grasses remuèrent.
- Ce n'est pas un jour de congé, dit-elle de sa voix rauque.

- Mais vous ne pouvez pas me l'interdire, ce n'est pas humain !

Mme Maargh afficha un large sourire.

— Mais je ne suis pas humaine, tu sais ! s'esclaffait-elle.

- C'est impossible ! Vous ne pouvez pas dévorer des enfants !

- Rassure-toi, je n'en mange qu'un à la fois !
répliqua-t-elle doucement.

Elle caressa son cou humide. C'était insupportable ! Elle approcha son visage du mien. Son haleine sentait la... souris !

- Tu es un peu maigrelet, murmura-t-elle. Est-ce que tu manges assez ?

J'étais paralysé, incapable de prononcer un mot.

— Ne sois pas si tendu, me gronda-t-elle. Sinon tu n'auras pas de goût.

- Non ! hurlai-je. Laissez-moi partir d'ici !

Je voulus m'enfuir, mais elle enserra ma gorge de sa large main. Elle approcha ses yeux cruels des miens.

- Pourquoi crois-tu que ce sera toi ?

- Non, non, ça ne sera pas moi, pas moi... S'il vous plaît...

Elle laissa retomber sa main gigantesque. Une grimace déforma sa bouche.

- Travaille dur, Paul, ajouta-t-elle. Fais des efforts,

tu seras peut-être étonné. Il est possible que tu me surprennes.

Je me dégageai, le cœur battant, tremblant de tout mon corps.

- Que tu me surprennes, répéta-t-elle. Mais, franchement, je ne le crois pas !

Je trébuchai jusqu'à la porte, l'ouvris à toute volée et me précipitai en titubant dans le couloir.

La cloche avait déjà sonné. Les halls et les corridors étaient vides et silencieux.

Je soufflais si fort que les murs carrelés me renvoyaient l'écho de ma respiration. Où pouvais-je aller ? Il fallait que je prouve au professeur qu'elle avait tort ! Je ne lui servais pas de casse-croûte ! Je filai droit dans ma chambre pour essayer de réfléchir et de mettre au point un plan.

En tournant dans le couloir, je heurtai Marv de plein fouet. Nous poussâmes ensemble un cri de surprise. Il tenait à la main un petit sac de papier marron qu'il me tendit de sa main potelée.

- Tiens, dit-il. C'est pour toi. Tu en veux ?

C'était une barre de chocolat.

« Il veut que je grossisse ! Il fait ça pour sa mère », pensai-je immédiatement.

- Pas question, dis-je en le repoussant violemment. Si j'avais su, j'aurais accepté.

Le lendemain, après le petit déjeuner, je suivis Molly, Céleste et Brad : ils avaient l'intention de répéter pour l'audition qui devait avoir lieu le dimanche après-midi. Bien sûr, je leur avais déjà raconté ce qui m'était arrivé avec Mme Maargh et son fils.

- Quelle peste, ce Marv ! déclara soudain Brad.
- Il t'a proposé des chocolats à toi aussi ? lui demandai-je.
- Non, j'étais en train de répéter le morceau que je dois jouer demain quand il est entré. Il a voulu essayer mon violon.

Molly avait déjà placé le sien sur son épaule et commençait à l'accorder.

- Qu'as-tu fait, alors ? continuai-je. Tu l'as laissé jouer ?
- Pas question que ce petit morveux mette ses sales pattes dessus ! Je l'ai fichu dehors.
- Il est toujours tout seul, dit Céleste. Il doit être malheureux ici, personne ne l'a accepté. Il faudrait

peut-être que nous soyons plus gentils avec lui ?

- Pas question ! dit Brad en accordant à son tour son instrument.

- Tu as raison, reprit Molly. Marv est aussi un monstre, ne l'oublions pas. Il est très proche de sa mère. Il lui a rendu un grand service en essayant d'effrayer Paul.

- Il ne me fait pas peur, crâna Brad. S'il continue à m'embêter, je lui mets les deux yeux au beurre noir.

Molly cessa d'accorder son violon et soupira profondément.

- Brad, j'ai peur, dit-elle. Il va falloir qu'on se mesure l'un à l'autre. Quel malheur ! Pourquoi Mme Maargh ne nous laisse pas jouer à tour de rôle ? Je n'arrive pas à y croire.

- Ne t'inquiète pas, la rassura-t-il. Tu trouveras sûrement quelque chose d'autre à faire quand j'aurai gagné !

Molly éclata en sanglots.

— Désolé, s'excusa-t-il. Je voulais juste détendre l'atmosphère. Tout le monde est tellement stressé !

- Comment ne pas l'être ! s'exclama Céleste. L'un d'entre nous va être mangé !

Sentant une présence, je fis volte-face. Marv nous fixait par la porte-fenêtre de l'auditorium en écarquillant ses petits yeux noirs et froids comme du marbre.

J'en frémis.

Constatant que je l'avais vu, il disparut aussitôt.

Quand je me retournai, mes trois amis m'examinaient avec insistance.

- Et toi, que vas-tu faire ? me demanda Céleste en regardant par-dessus ses lunettes.

- Oui, que vas-tu faire, Paul ? répéta Molly.

- Je n'en sais rien, répondis-je. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, je n'ai pensé qu'à ça.

- Et alors ? fit Brad.

- Je ne sais que raconter des blagues. Je ferai un spectacle de sketches.

- C'est une très mauvaise idée, décréta Céleste. Car si tes blagues ne font pas rire toute la classe, tu te retrouveras en bas de la chaîne ! Tu peux en être certain !

- C'est beaucoup trop risqué, ajouta Brad.

- Alors, que voulez vous que je fasse ? dis-je d'une petite voix perçante. Je ne suis pas capable de chanter, comme Céleste, ou de jouer d'un instrument...

— J'ai une idée ! s'écria soudain Molly qui posa son violon sur ses genoux. Elle est bizarre, mais elle vaut ce qu'elle vaut. Faire des animaux avec des ballons gonflables !

Qu'avait-elle inventé ?

- Ma mère a rangé dans mon armoire une boîte de ballons, expliqua-t-elle. Je suis sûre que je saurai t'apprendre très vite comment former des animaux amusants ! Et tu pourrais raconter des blagues pendant que tu les gonfles.

- C'est chouette, dit Brad avec enthousiasme.

- En tout cas, c'est mieux que de débiter tes his-

toires sans rien faire, tout seul sur scène, dit Céleste.

- Merci pour le tuyau, je vais essayer, acceptai-je, soulagé.

- D'abord, il faut que tu demandes la permission à Mme Maargh. On ne peut rien décider sans son accord.

- Vas-y, dit Molly. D'habitude, elle est dans la classe le samedi matin. Entre-temps, je vais chercher ma boîte.

Elle rangea son instrument et sortit de l'auditorium en courant.

Je n'avais pas tellement envie de revoir Mme Maargh ; seulement, je n'avais pas le choix. Et ce tour de ballons m'excitait, car j'étais certain de pouvoir faire des choses rigolotes avec ces animaux. En plus, c'était un bon moyen de ne pas rester en bas de la chaîne.

Je me dirigeai donc vers notre classe. Elle était plongée dans l'obscurité. Les lampes étaient éteintes et les volets tirés.

- Mme Maargh ? appelai-je.

Personne ! J'allumai le plafonnier.

- Y a-t-il quelqu'un ? insistai-je.

Par réflexe, je jetai un coup d'œil sur la chaîne alimentaire.

- Quelle horreur ! m'écriai-je.

J'étais juste avant Molly, qui occupait l'avant-dernière place.

Pourquoi étais-je descendu ? Parce que j'avais refusé les chocolats de Marv ? Ou parce que j'avais essayé

de téléphoner ? Ou peut-être, tout simplement, parce qu'elle ne m'aimait pas ?

- Tu ne me mangeras pas, je te le promets, protestai-je à haute voix. Je saurai t'en empêcher !

Je me retournai pour m'en aller, mais mon attention fut captée par quelque chose au fond de la pièce. C'était la cage du lapin. La porte était grande ouverte. L'animal avait disparu. Je m'approchai et m'arrêtai net. Je poussai un gémissement de dégoût quand je vis ce qui traînait sur le plancher.

Je crus d'abord qu'il s'agissait d'une balle de coton. Mais non !

C'était la queue du lapin blanc !

Le pauvre animal avait été sauvagement dévoré.

Après la souris, Mme Maargh s'était attaquée à une victime plus grosse. Elle remontait petit à petit la chaîne alimentaire !

Le dimanche, Mme Maargh fit passer les auditions dans la classe, car un autre groupe travaillait dans l'auditorium. Auparavant, j'avais voulu téléphoner à mes parents, puisque ce jour était normalement un jour de congé. Mais le poste était en dérangement, comme par hasard !

Notre professeur portait une robe jaune qui la grossissait encore plus que la rouge. Ses cheveux semblaient empilés sur le haut de son crâne. Elle souriait. D'ailleurs, elle était la seule à sourire. Nous étions assis tout droit sur nos chaises, crispés, attendant le déroulement des événements.

Personne ne bougeait. Personne ne parlait.

Certains s'éclaircissaient la voix, d'autres tapotaient nerveusement leur pupitre.

- Je vais vous appeler les uns après les autres, au hasard, annonça le monstre. Vous commencerez votre scène sur-le-champ. Rappelez-vous que ce n'est qu'une audition, et pas encore le spectacle.

Mais je vous demande de faire de votre mieux. Car c'est aujourd'hui que je vous changerai de place sur la chaîne alimentaire.

Elle me regarda droit dans les yeux en promenant sa grosse langue sur ses lèvres.

Céleste fut appelée la première. Elle avait apporté une cassette pour la musique d'accompagnement. Elle chanta parfaitement son air d'opéra.

Mme Maargh la plaça en deuxième position !

Le suivant, Peter Clarke, joua l'hymne américain avec une guimbarde. Pas mal. Mme Maargh le fit monter de trois places. Ce qui voulait dire que Molly se retrouvait maintenant la dernière. Le soir précédent, je lui avais demandé comment elle s'était débrouillée pour être si bas. C'était juste après le dîner, je m'exerçais à gonfler mes ballons tandis qu'elle répétait son numéro de violon.

- Mme Maargh m'a surprise quand j'essayais de m'échapper, expliqua-t-elle, Nous étions rentrés au collège depuis deux jours, mais j'avais tellement peur que j'ai sauté par la fenêtre et j'ai descendu la colline en courant. Mais elle avait placé des caméras de surveillance partout, et elle m'a rattrapée avant que je ne sois arrivée à la route. Elle m'a ramenée au collège. Le lendemain, elle m'a fait descendre en bas de la chaîne. Depuis ce jour-là, je l'ai sur le dos en permanence ! C'est pourquoi il faut que je réussisse mon audition. Sans ça...

Sa voix s'était éteinte. Elle semblait désespérée.

- Ne t'en fais pas, je l'ai sur le dos moi aussi, avais-je dit pour la consoler.

Je lui avais montré le ballon que je venais de gonfler.

- Que penses-tu de mon caniche ?

Molly l'avait examiné avec curiosité :

- Un caniche ? Je croyais que c'était un cheval !

Maintenant, je la regardais triturer nerveusement sa mèche de cheveux, attendant son tour. Mais Marie passa d'abord. Gracieuse, elle exécuta une danse moderne. Jusqu'au moment où une crampe l'obligea à s'arrêter. Le professeur hocha la tête, mais ne bougea pas son carton. La suivante fut Molly.

Elle avait choisi de jouer un morceau de Bach. Au début, elle était si nerveuse qu'elle lâcha son archet, qui tomba par terre. Ses nattes se balançaient tandis qu'elle se penchait d'avant en arrière au son de la musique. A la fin, toute la classe applaudit. Elle s'inclina légèrement et reprit sa place, toute tremblante. Des gouttes de sueur perlaient sur son front.

- C'est très bien, Molly, mais nous devons encore écouter un autre violoniste. Après quoi je désignerai le gagnant.

- Mais... mais, bredouilla Molly, vous ne bougez pas mon nom de la dernière place ?

- Non, répondit Mme Maargh, qui croisa ses bras volumineux sur sa robe jaune. Je ne vois pas de raison !

- Ce n'est pas juste ! cria Molly d'une voix brisée par l'émotion.

- Je suis d'accord, mais rappelle-toi qui je suis, gronda le monstre. Tu ne l'as sûrement pas oublié ? De vagues protestations se firent entendre. La plupart des élèves restèrent silencieux, regardant droit devant eux. Cette injustice nous écœurait tous, mais personne ne voulait s'attirer des ennuis, et remplacer Molly. Il n'était pas question de prendre des risques. Le suivant fut Brad.

- Allons ! Qui est le meilleur violoniste ? demanda Mme Maargh en frottant ses mains grasses. J'adore la compétition. Ça me met en appétit !

L'horrible femme fut la seule à s'amuser de sa plaisanterie.

Quant à moi, j'avais enfoncé les deux mains au fond de mes poches pour les empêcher de trembler. J'avais la bouche sèche. J'étais vraiment nerveux, car je savais que Mme Maargh me haïssait !

Céleste leva son pouce pour manifester son admiration à Molly. Mais son amie ne s'aperçut de rien. Elle frissonnait, la tête entre les mains.

On aurait entendu une mouche voler, tellement la classe était calme. Brad posa sa partition en grelottant. Il s'éclaircit la voix et essuya la sueur qui coulait sur son menton. Il paraissait terrifié. Aussitôt, il décrocha les attaches de l'étui d'un geste rapide et l'ouvrit.

Il tendit la main pour prendre son violon... et s'arrêta brusquement.

Il recula en titubant et poussa un long gémissement.

- Oh ! non, dit-il dans un sanglot.

- Aïe ! Ouille !

Les élèves assis près de Brad gémirent à leur tour, le visage déformé par le dégoût.

- Ça sent mauvais ! s'écria l'un d'eux.

- C'est insupportable, pleurnicha une fille.

Brad sauta en arrière, se pinçant le nez et la bouche. Ses yeux exorbités étaient rivés sur l'étui de son violon. Je poussai un cri quand l'odeur de pourri arriva jusqu'à moi.

De nombreux élèves se levèrent et se précipitèrent vers la fenêtre. Le garçon joufflu quitta sa chaise et passa même la tête dehors.

- Je ne peux plus respirer ! cria-t-il. C'est ignoble, je vais être malade !

Brad recula jusqu'au tableau noir, les deux mains pressées contre son visage. J'essayai de retenir mon souffle le plus longtemps possible, espérant que la puanteur se dissiperait.

Secouant la tête, Mme Maargh avança vers la boîte

du violon et se baissa en grognant. Elle en sortit l'instrument qu'elle renifla longuement deux ou trois fois.

- Ça sent le putois ! constata-t-elle en le remettant à sa place. Je reviens tout de suite.

Elle quitta la pièce de son pas lourd. Ses pieds nus produisirent leur habituel et ignoble bruit. Sa robe jaune se gonfla comme une montgolfière.

Dans la classe, les élèves étouffaient ou étaient pris de nausées. Une bonne douzaine d'entre eux étaient rassemblés devant la fenêtre pour respirer l'air frais. Le pauvre Brad restait appuyé contre le mur, regardant tristement son violon. Il secouait la tête sans comprendre.

Mlle Marrgh mit trente secondes pour trouver ce qu'elle cherchait. Elle revint en tenant à la main une fiole de laboratoire marron.

- C'est bien du putois, nous annonça-t-elle fièrement. Ce flacon contient de l'extrait de putois pur. C'est curieux, il était dans l'auditorium.

- Mais qui..., commença Brad qui ne put achever sa phrase.

Secoué par un hoquet violent, il se pinça de nouveau le nez.

- Qui a pu vider ça dans mon violon ? demanda-t-il enfin en suffoquant.

- Comment veux-tu que je le sache ? dit Mme Maargh en haussant ses larges épaules.

Elle approcha la petite bouteille de sa bouche, renversa la tête en arrière et avala une grande lampée

du produit. Écœurés, les collégiens hurlèrent.

- Hmm, c'est bien de l'extrait de putois, confirmât-elle en passant la langue sur ses lèvres.

Brad recula et se retrouva à côté de moi, dans le fond de la pièce. Il avalait sa salive avec difficulté, se retenant de vomir.

- Mon violon, mon violon, répéta-t-il. Je ne peux plus jouer maintenant.

Le visage de Mme Maargh devint dur. Son expression montrait qu'elle avait du mal à contenir sa colère. Horrifié, je la vis pointer vers moi un doigt accusateur.

- Tout ça, c'est de ta faute ! dit-elle.

- De ma faute ? m'écriai-je. Et pourquoi ?
J'essayai de me lever. Mais je me rendis compte que ce n'était pas moi qu'elle désignait. C'était Brad.
- Tu es responsable de ton instrument, lui dit Mme Maargh d'une voix autoritaire.
Brad ne sut que répondre.
- Molly sera donc notre violoniste, annonça le professeur d'un ton méprisant. Quant à toi, il te faudra imaginer autre chose pour le spectacle.
Elle s'avança vers la chaîne alimentaire, arracha le carton de Brad qui figurait en haut de liste et le plaça tout en bas.
- Je suis désolée, Brad, dit Molly dans un sanglot. Je ne voulais pas gagner comme ça !
Désespéré, mon ami s'affala sur la table des cages.
- Ne t'en fais pas, tout ira bien, murmura Molly qui posa une main affectueuse sur son épaule. Tu trouveras une solution.
La tête baissée, Brad resta muet.

L'odeur était toujours insupportable. Les élèves supplèrent Mme Maargh de les laisser sortir. Mais elle refusa :

- Il y a encore beaucoup d'auditions. Reprenez vos places.

Elle ramassa l'étui du violon et le tendit à Brad.

- Mets-le dans la cour, ordonna-t-elle.

Le pauvre garçon prit la boîte et quitta immédiatement la pièce.

- À toi, Paul ! enchaîna le professeur. Que tout le monde s'asseye.

Quelle déveine ! L'odeur étant encore très forte, personne n'allait s'intéresser à mes ballons. En voyant le sourire narquois de Mme Maargh, je savais que j'allais être sa prochaine victime.

Je cherchai le carton sous ma chaise. Je reçus comme un coup de poignard en plein cœur. Il n'était pas là ! Je l'avais laissé dans ma chambre.

- Puis-je aller prendre mes accessoires dans ma chambre ? demandai-je.

Pour toute réponse, Mme Maargh haussa les épaules. Prenant cela pour une permission, je sautai sur mes pieds et fonçai dans le couloir, où je respirai profondément l'air frais.

L'affreuse odeur était restée sur mes vêtements. Comment pouvais-je m'en débarrasser ? Je rêvais d'une bonne douche ; mais il n'en était pas question.

Pour le moment, je devais me concentrer et donner le meilleur de moi-même. J'étais assez confiant car

j'avais répété une bonne partie de la nuit et mon tour me semblait finalement assez drôle.

Avec un peu de chance, j'allais peut-être quitter la dernière place de cette maudite chaîne... Evidemment, il fallait que Mme Maarghjoue le jeu. J'entrai en trombe dans ma chambre. Les partitions de Brad étaient encore éparpillées sur son ht. Vraiment, elle n'avait pas été correcte avec lui. Et puis, qui avait versé ce produit ignoble dans son violon ? Qui pouvait être assez malfaisant pour commettre une chose pareille ?

Je finis par trouver mes ballons. Mais ils étaient sur mon lit alors que je les avais laissés sur le haut de mon armoire. C'était étrange ! Je n'avais pas le temps de réfléchir, je saisis la boîte et filai le plus vite possible vers la classe.

À chaque pas, la peur m'envahissait davantage.

Mon tour allait-il lui plaire ? Allait-elle le trouver amusant ? Et, surtout, serait-elle honnête avec moi ? Je pris une bonne inspiration et rentrai dans la salle de cours.

Je sortis un ballon rouge de mon carton.

- Vous allez voir un ornithorynque ! annonçai-je fièrement

Certains élèves émirent de petits rires coincés. La plupart se bouchaient encore le nez, car l'épouvantable odeur ne s'était pas dissipée.

- Cela pourrait ressembler à un caniche, continuai-je. Mais je vous garantis que c'est un ornithorynque ! Je plaçai le ballon sur mes lèvres et soufflai. En vain. L'air passait à travers la paroi !

- Ne vous inquiétez pas, il doit être troué, dis-je en le jetant par terre. Tout ça fait partie du scénario, pour que ça paraisse plus difficile.

Il y eut encore quelques ricanements. Je regardai Mme Maargh à la dérobée. Enfoncée dans son fauteuil, elle me scrutait avec sévérité.

- C'est vraiment dommage, vous n'aurez pas souvent l'occasion de voir un ornithorynque, dis-je. Mais tant pis !

Je pris un ballon bleu et recommençai. J'obtins le même résultat !

Il ne fallait pas désespérer. J'en saisis un autre et soufflai de toutes mes forces. Il se gonfla lentement et... éclata. Les collégiens se mirent à rire, pensant sans doute que tout cela était prévu. Mais, moi, je fus pris d'une horrible panique.

La gorge serrée, je rassemblai mon courage et pris un ballon rouge de forme allongée. J'avais la voix cassée par la peur.

- Je vais maintenant vous reproduire l'animal le plus sophistiqué de toute ma ménagerie : le homard ! annonçai-je en l'étirant soigneusement. Vous allez voir ses pinces !

Mon front était couvert de sueur. Les lampes du plafonnier m'aveuglaient. J'avais l'impression que tout flottait dans la pièce.

Je soufflai de nouveau. Encore un échec !

- Que se passe-t-il ? m'écriai-je. Ils ne sont pas tous troués, quand même !

Malheureusement, ils l'étaient ! Quelqu'un avait dû les saboter en se servant d'une épingle. Car, en les examinant rapidement, je vis qu'ils avaient tous un trou identique.

- Quelqu'un a abîmé mon matériel ! hurlai-je.

Mme Maargh se leva péniblement de son fauteuil.

- Ça suffit, dit-elle en soupirant.

- Je ne peux pas faire mon numéro ! objectai-je, comptant sur sa compréhension.

- Voyons, voyons, fit-elle en se dirigeant vers le tableau.

Le professeur retira mon carton et le plaça sous celui de Brad. En dernière position ! Ensuite, elle passa sa langue sur ses lèvres.

- Mange beaucoup de desserts, Paul, dit-elle. J'adore les sucreries !

- C'est Marv le coupable ! s'écria Molly alors que nous rentrions, accablés, dans nos chambres.

Les auditions suivantes s'étaient bien déroulées. Après avoir récité une longue tirade de Hamlet, la pièce de Shakespeare, un garçon nommé Frank s'était retrouvé en haut de la liste. Moi, j'occupais toujours la dernière position, derrière Brad. Tandis que nous marchions dans le couloir, je restais muet et glacé d'effroi. J'étais certain de garder cette place. Et d'être dévoré !

- Molly, qu'est-ce qui te fait dire ça ? demanda Brad d'une toute petite voix.

- Je l'ai vu rôder autour de l'auditorium ce matin, répondit Molly. C'est lui qui a versé l'extrait de putois dans ton violon. J'en suis sûre.

- Mais pourquoi ? Parce que je n'avais pas voulu qu'il l'essaie ?

Molly acquiesça d'un air grave.

- Ce matin, je l'ai vu aussi traîner près de ta chambre,

ajouta-t-elle en se tournant vers moi. Je suis sûre que c'est lui qui a troué tes ballons.

- Sans doute, dis-je en soupirant, découragé.

J'étais incapable de prononcer un mot de plus. Je me sentais à la fois furieux et terrifié.

- Qu'est-ce que tu vas faire, Brad ? enchaîna Molly. Tu dois trouver un autre numéro !

- Quand j'étais petit, je savais faire des tours de cartes ! dit-il. C'est peut-être ça, la solution ?

Nous étions arrivés devant nos chambres. Je saluai Molly et ouvris la porte.

Mais je m'arrêtai net : sur le haut de mon armoire, une barre de chocolat était délicatement posée sur une serviette en papier blanc. Molly avait raison ! Marv était venu là, et il avait troué mes ballons. Il voulait sans doute aider sa mère en me faisant grossir.

- Il n'a pas le droit de me faire un coup pareil ! hurlai-je.

Je saisis le chocolat et le jetai par la fenêtre ouverte. Je me précipitai sur mon lit et enfouis la tête dans l'oreiller.

Après le dîner, je rencontrai Molly et Céleste dans le laboratoire. Elles réfléchissaient au moyen d'obtenir des points supplémentaires. Elles attachaient des balles de caoutchouc bleues sur un grillage constitué de fils de fer et de bâtons.

J'avais mal à l'estomac et n'avais rien pu avaler à table. Je me sentais fiévreux et à bout de nerfs.

- À quoi ça sert ? demandai-je.

- À rien, expliqua Céleste en fixant une nouvelle boule. C'est une galaxie en modèle réduit.
 - Chouette !
 - Paul, il faut aussi que tu inventes quelque chose, me prévint Molly. Et rapidement.
 - Elle a raison, dit Céleste. Tu es tout en bas de la chaîne.
 - Inutile de me le rappeler, grognai-je.
 - Ce n'est pas à nous qu'il faut t'en prendre. Nous essayons de t'aider, tu sais.
 - Excusez-moi, mais je ne vois pas très bien ce que je pourrais essayer.
 - Écoute, il faut absolument que tu impressionnes Mme Maargh.
 - C'est déjà fait, fis-je remarquer avec amertume. C'est en tant que futur repas que je l'ai impressionnée. Elle pense que je ferai un dîner génial.
 - Arrête ! protesta Céleste. Il faut que tu remontes à tout prix. Trouve n'importe quoi.
 - Choisis un sujet scientifique, suggéra Molly. Tout le monde fait des devoirs supplémentaires !
 - Je ne sais rien faire ! dis-je en pleurnichant. Je ne suis pas créatif.
 - Ne te laisse pas aller, dit Céleste en me regardant par-dessus ses lunettes. Réagis, Paul !
 - J'ai une idée ! s'exclama Molly qui feuilletait rapidement les pages d'un cahier. Regarde !
 - C'est quoi ? fis-je en jetant un œil sur la page. Un plan du New Jersey ?
- Céleste se mit à rire :

- Tu n'as pas perdu ton sens de l'humour, à ce que je vois.

- C'est quand je suis démoralisé que je rigole le plus.

- C'est le dessin d'une molécule, expliqua Molly. C'est même la molécule la plus compliquée jamais découverte.

- Terrible ! dis-je d'un ton ironique.

- Ne sois pas toujours négatif. Tu veux qu'on t'aide, oui ou non ? Tu pourrais fabriquer un modèle de cette molécule, enchaîna-t-elle. Mme Maargh sera forcément impressionnée.

- Construire une molécule ? Et comment ?

Molly ouvrit un tiroir qui contenait des boules en mousse et des bâtonnets.

- Avec ce matériel, tu n'auras aucun problème, affirma-t-elle.

Céleste courut chercher un boîte en carton dans un coin du laboratoire.

- Tu mets tout ça là-dedans. Tu verras comme Mme Maargh sera surprise !

Je regardai attentivement le schéma du cahier de texte.

- Combien de morceaux y a-t-il dans ce puzzle ? bougonnai-je.

- Ne râle pas, tu peux y arriver. Essaie au moins ! Mes amies avaient raison. Je ne pouvais pas baisser les bras. Il fallait que je remonte d'au moins une place. Je commençai à enfiler les boules de mousse sur les bâtonnets. Je me souvins des jeux de construc-

tion auxquels je jouais quand j'étais petit. Mais cette molécule était beaucoup plus compliquée.

Pendant une heure, nous travaillâmes ensemble à nos projets.

À 21 heures, mes amies décidèrent de rentrer dans leurs chambres.

- Tu viens ? me proposa Molly.

- Non, je veux terminer... J'espère que cet assemblage me sortira d'affaire !

Un peu avant minuit, je dus m'arrêter. Ma vue se brouillait, tellement j'étais fatigué. Je voyais les boules et les petits bâtons dans une sorte de brume. Je pris ma molécule inachevée et la glissai soigneusement dans le carton. Je refermai les côtés de la boîte et rangeai le tout dans un placard. J'éteignis les lumières et fermai la porte du laboratoire tout en bâillant. Dans le hall silencieux, je pris le couloir qui menait aux chambres. Mes chaussures crissaient sur le sol. J'étais seul. Tout le monde était couché. Enfin, je le supposais.

Car, soudain, j'aperçus une ombre dans l'embrasure d'une porte.

C'était Marv !

Ses yeux noirs et brillants comme du marbre me fixaient. Son visage rond était déformé par un sourire cruel. Sa question me glaça le sang :

- Paul, mon chocolat t'a plu ?

- Fiche-moi la paix ! hurlai-je d'une voix rauque. Je le poussai et courus jusqu'à ma chambre. En arrivant à la porte, je me retournai. Marv me suivait des yeux, visiblement en colère.

J'entrai dans la pièce à reculons et fermai à clef derrière moi. Je respirais si fort que le sang battait à mes tempes. Pourquoi Marv se comportait-il comme ça ? Je n'avais jamais été méchant avec lui ! Voulait-il simplement aider sa mère ?

C'est alors que je vis Brad assis sur le bord de son lit. Il avait une mine affreuse. Ses cheveux en bataille lui tombaient sur le front. Ses yeux étaient injectés de sang. Il tenait un jeu de cartes.

- Paul, me dit-il, prends n'importe laquelle.

- Je n'ai pas vraiment envie de faire des tours, répondis-je, essayant de reprendre mon souffle. Il est minuit passé, Brad, et...

- Il faut que tu m'aides, dit-il en sautant sur ses pieds. Je m'acharne sur ce tour depuis des heures.

Avant ça, je me suis acharné sur mes devoirs de maths pour améliorer mes notes. Mais je dois absolument réussir ce numéro.

Il laissa échapper un sanglot :

- Je ne veux pas être dévoré !
- Moi non plus, crois-moi, fis-je en frissonnant. C'est Marv qui a tout gâché.
- Oui, mais on peut remonter la pente.

Brad me tendit de nouveau son jeu. Je pris une carte au hasard. Finalement, je l'ai eue jusqu'à deux heures du matin. Nous dûmes nous arrêter, car nos yeux se fermaient, tellement nous avions sommeil. Nous ne pouvions plus distinguer un trèfle d'un carreau. Je pensai alors à mes ballons. Il fallait que je m'entraîne sérieusement, moi aussi !

Entre-temps, j'allais montrer ma molécule. M'atteler de toutes mes forces à ce projet. Avec un peu de chance, je ne mourrais pas...

En bâillant, je tombai sur mon lit et sombrai dans une nuit sans rêves.

Le lundi matin, je me réveillai très tôt. Brad dormait profondément. J'enfilai un T-shirt et un jean et m'assis à ma table. Encore endormi, j'écrivis à mes parents pour tout leur raconter et les supplier de venir à mon secours. Avant qu'il ne soit trop tard. C'est vrai que Molly et Céleste m'avaient affirmé que les courriers n'étaient pas expédiés ; mais il fallait que j'essaie. J'inscrivis soigneusement l'adresse sur l'enveloppe et collai un timbre.

Puis je parcourus les couloirs vides jusqu'au bureau de la directrice. Je glissai une lettre dans la boîte accrochée sur le mur. C'est alors que je remarquai que la porte en verre dépoli était ouverte. La pièce était vide !

Curieux, j'avancai. Je faillis pousser un cri. Les lettres atterrissaient directement dans une grande poubelle ! Les filles avaient raison, aucune n'était expédiée ! Le cœur battant, je vérifiai s'il n'y avait personne dehors et saisis le téléphone posé sur le bureau. Mais avant que j'aie pu composer le numéro, le même message se fit entendre :

— Raccrochez, les élèves ne peuvent téléphoner que les jours de congé !

Je n'avais donc aucun moyen de joindre mes parents. Je grimpai l'escalier qui menait au laboratoire, où je travaillai jusqu'à l'heure du petit déjeuner. J'avais encore un peu d'espoir. Mon sujet allait plaire à Mme Maargh !

Ma molécule fut terminée la nuit même, après le dîner. C'était un étrange enchevêtrement de boules et de bâtonnets. Je vérifiai mille fois le schéma dans le cahier de Molly. Il fallait que ce soit absolument parfait. Puis je glissai le tout avec précaution dans le carton, que je fermai soigneusement. En passant devant Céleste et Molly, dans le couloir, je levai mon pouce en signe de victoire.

Mais serait-ce suffisant pour impressionner Mme Maargh ? Aurais-je la vie sauve ? Il n'y avait qu'un seul moyen de le savoir...

Le lendemain matin, j'apportai mon carton dans la classe en faisant très attention. Mme Maargh était déjà arrivée. Assise derrière son bureau, elle triait des feuilles. Le cours ne devait pas commencer avant un quart d'heure.

Elle fit semblant de ne pas me voir et continua de ranger ses papiers en grognant comme à son habitude. Je posai la boîte devant elle et dis timidement :

- Mme Maargh ?

Finalement, elle leva la tête et m'adressa un regard glacial.

- Tu es en avance, fit-elle remarquer.

- Oui, je... je sais, bégayai-je.

J'avais du mal à avaler ma salive. Je n'avais jamais été aussi nerveux ni aussi terrifié.

- Qu'y a-t-il là-dedans ? demanda-t-elle en désignant la boîte de sa main velue.

- C'est un projet scientifique sur lequel je travaille depuis un certain temps, dis-je, pour avoir des points supplémentaires. J'espère qu'il vous plaira.

- Ouvre cette boîte et montre-moi ce qu'elle contient, ordonna-t-elle d'un ton sec.

- C'est que... enfin..., hésitai-je. Si vous êtes de mauvaise humeur... je reviendrai plus tard...

- Ouvre ça ! hurla-t-elle.

- Bon, dis-je en soulevant le couvercle. J'ai beaucoup travaillé dessus. C'est la reproduction d'une molécule très compliquée !

J'étais terrorisé. Ses doigts boudinés pianotaient sur son bureau.

Je sortis mon assemblage avec précaution et le posai devant elle.

- Il vous plaît, Mme Maargh ? lançai-je.

Elle fixa l'objet, les yeux exorbités, bouche bée, la langue pendante.

- Tu te moques de moi sans doute ?

Craignant le pire, je jetai un coup d'œil sur mon œuvre.

- Non ! C'est impossible ! m'écriai-je.

Quelqu'un avait transformé ma molécule.

Les boules et les bâtonnets formaient trois mots :

T'ES NUL !

Mme Maargh gronda de rage. Elle saisit mon projet et le brisa en mille morceaux dans ses mains puissantes. Les boules rebondirent sur le bureau et sur le plancher.

- Mais... mais..., bredouillai-je.
- Ce n'est même pas écrit correctement ! hurla-t-elle.

Elle se leva de son fauteuil en râlant et avança lourdement vers le tableau.

- Mme Maargh..., la suppliai-je. Je vous en prie... Sans répondre, elle arracha mon nom et le posa sur le plancher.

- Tu n'es même plus sur cette chaîne. Tu es tellement nul que je t'ai mis par terre.

J'ouvris la bouche pour protester, mais je ne pus émettre qu'un petit son aigu. Je restai là, immobile, frissonnant. Le monstre approcha son visage du mien et me souffla son haleine infecte.

- Tu n'es plus Paul ! Tu changes de nom, dit-elle.

Désormais, tu t'appelleras Morceau de choix !

Tremblant de tous mes membres, je parvins à quitter la pièce. Je courais en titubant. La tête me tournait. Les pensionnaires commençaient à envahir les couloirs, mais je ne voulais discuter avec personne. Une seule chose comptait : sortir de cette prison.

Il fallait que je retourne dans ma chambre pour réfléchir au moyen de me tirer de ce cauchemar.

Que pouvais-je faire ?

Soudain, je tombai sur Marv. Il m'adressa un de ses sourires narquois. Le sourire de quelqu'un qui sait ! Il voulait que je comprenne que c'était lui qui avait encore frappé. Il ouvrit la bouche pour parler, mais je ne lui en laissai pas le temps. Je me faufilai entre des élèves qui se rendaient en classe.

- Paul ? Qu'est-ce qui ne va pas ? s'écria quelqu'un. Je me retournai. Molly courait derrière moi. Elle semblait très préoccupée elle aussi.

- Paul, que s'est-il passé ?

J'évitai de la regarder en face. Elle avait essayé de m'aider, mais en vain.

Ma situation était trop désespérée !

Je la quittai, rentrai dans ma chambre et claquai la porte. Je me jetai sur le lit, me relevai, arpentai la pièce de long en large, me laissai tomber sur une chaise...

Je ne savais plus quoi faire.

- Mais pourquoi fallait-il que ça tombe sur moi ? dis-je tout haut en donnant de violents coups de poing dans le mur.

C'est alors que j'eus une idée. Il fallait que je m'enfuie !

Il n'y avait pas d'autre solution, puisque je m'appelais maintenant Morceau de choix. Et que je n'étais même plus digne de figurer sur la chaîne alimentaire.

Filer était ma seule chance. Molly avait dit que c'était impossible, mais je n'en croyais rien.

Je savais ce qu'il me restait à faire et décidai de ne pas aller en cours. Je marchais à pas de loup, évitant de me faire repérer par les professeurs qui passaient. Enfin, je trouvai ce que je cherchais : la petite porte qui conduisait à l'office situé près de la cuisine. Personne ne passait jamais par là. Seuls les cuisiniers l'utilisaient pour apporter les provisions. Oui, mais que se passerait-il si, en ouvrant cette porte, je déclenchais un signal d'alarme ?

Tant pis, il fallait essayer ! Les dents serrées, je tournai la poignée et ouvris.

Aucune sirène ne retentit.

« Génial », pensai-je en me dirigeant vers l'issue qui donnait sur l'extérieur.

Dehors, le ciel était bas, couvert de nuages sombres. L'air d'automne était frais et humide. Je me rendis compte que je n'avais pas respiré un air aussi pur depuis mon arrivée. Puis je regardai le bas de la colline. Je ne remarquai aucune caméra de surveillance. Je pouvais peut-être m'échapper par là. En continuant à marcher, je finirais par croiser quelqu'un, une maison, une ville !

Soudain, un bruit de pas me fit sursauter. Je fermai la porte de l'office. En me retournant, je vis deux femmes en blouse blanche qui s'approchaient.

- Que faites-vous là? me demanda l'une d'elles en ajustant son bonnet.

- Je... je cherchais le réfectoire, mentis-je.

- C'est par là, dit-elle en indiquant la direction. Mais il est trop tard pour le petit déjeuner et encore trop tôt pour déjeuner.

- Oh ! je suis désolé, dis-je en les laissant seules. Tandis que je m'éloignais rapidement, je sentis qu'elles ne me quittaient pas des yeux. Mais je m'en fichais parce que j'avais trouvé le moyen de quitter cet endroit maudit. Et j'allais le faire !

Le lendemain matin, il tombait des cordes. La pluie fouettait les vitres, le tonnerre grondait. Ce mauvais temps allait être mon allié, car il rendrait la poursuite plus difficile.

Brad et moi prîmes notre petit déjeuner ensemble. J'essayai de me conduire comme si de rien n'était. Je fis de grands gestes à Molly et Céleste. Devant Brad, je fis semblant de m'inquiéter à propos du spectacle. J'aurais bien voulu leur dévoiler mon plan pour qu'ils s'évadent avec moi. Mais on pouvait nous entendre. Je ne devais courir aucun risque ! En plus, tout seul, j'avais plus de chances de réussir. Je me jurai de revenir plus tard pour sauver tous les collégiens.

Je me levai au beau milieu du petit déjeuner et me

dirigeai vers les toilettes. Mais, dès la sortie du réfectoire, je fis demi-tour et me ruai vers la petite porte de l'office sans perdre une seconde.

Enfin, j'étais dehors ! Je rentrai la tête dans les épaules et courus à travers le rideau de pluie. Mes chaussures glissaient dans d'énormes flaques, j'étais trempé jusqu'aux os.

J'arrivai enfin à la prairie qui descendait. Les rafales de pluie me fouettaient le visage. Aveuglé, je ne voyais pas à plus de trois mètres devant moi. Je dérapai, ce qui m'obligea à ralentir. Mes vêtements collaient à ma peau.

Des éclairs zébraient le ciel, le tonnerre grondait avec un bruit terrifiant. Mais je continuais à courir. Je m'étais évadé de cet endroit épouvantable, et rien ne pouvait plus m'arrêter. Je me mis à rire.

- Ça y est ! criai-je, tout joyeux.

Emporté par mon élan, je trébuchai soudain sur une racine. Levant les bras pour garder mon équilibre, je glissai et m'étais de tout mon long dans l'herbe. L'eau glacée me fouetta le visage. Je m'agenouillai péniblement. J'étais couvert de boue, la cheville me

faisait mal, mais je n'avais rien de cassé.

Je me remis debout. Brusquement, j'entendis un cri juste derrière moi. Mais la pluie faisait trop de bruit. Que disait cette voix ? Qui était-ce ? C'est alors que je compris clairement mon nom !

- Paul, Paul, reviens !

J'étais pris...

À travers la pluie battante, j'aperçus la silhouette de quelqu'un qui courait vers moi en agitant les bras. Il criait mon nom sans arrêt :

— Paul, reviens ! Paul !

Soudain, un éclair déchira le ciel, dégageant une vive lumière, et je reconnus Molly, les cheveux en bataille, l'air bouleversé.

Je voulus continuer à courir, mais elle m'avait déjà rejoint. Elle s'arrêta, cherchant son souffle, courbée en deux, les deux mains appuyées sur les genoux.

- Paul, parvint-elle à dire, sa frange brune collée sur son front. Où vas-tu ?

- On peut s'enfuir d'ici ! hurlai-je pour couvrir le bruit du vent. Rien ne peut nous en empêcher !

Et je continuai à descendre la prairie. Mais elle m'attrapa par le bras, m'obligeant à me retourner face au collège.

- Invisible ! hurla-t-elle.

- Quoi ?

Elle plaça ses mains autour de sa bouche :

- L'alarme ! Elle est électrique, comme celles qui servent à garder les vaches dans les prés !

J'avais compris.

- Tu seras électrocuté ! J'ai essayé aussi...

Un violent coup de tonnerre m'empêcha d'entendre le reste de sa phrase.

- Mais, Molly, il faut que je parte. Je ne peux plus rester ici !

- Reviens, il le faut ! insista-t-elle.

Mon amie me tira par le bras si violemment que je faillis tomber.

- Lâche-moi ! criai-je. Je ne veux pas...

- Tu ne comprends pas ! Il faut que tu reviennes, répéta-t-elle. Tes parents sont là !

Mon cœur cessa de battre. Je restai muet, la bouche ouverte.

- Quoi ? Ils sont là ? finis-je par dire.

Elle confirma d'un signe de tête et me tira en arrière. Comment avaient-ils su qu'il fallait me sauver ? Que les élèves de ce collège étaient en danger ?

Il fallait revenir. Molly et moi courûmes, sautant par-dessus les flaques, remontant la pente en glissant. Le bâtiment sombre apparut devant nous. Ses deux tours noires furent brusquement illuminées par les éclairs. Nous rentrâmes en trombe par la porte de l'office.

- Où sont-ils ? demandai-je.

- Là, dit Molly en indiquant le hall d'entrée. Vite, va te changer !

- Mais je n'ai pas le temps...

- Va te changer, sinon ils ne t'écouteront pas !

Je savais qu'elle avait raison.

J'allai vers ma chambre, glissant sur les carreaux,

éclaboussant tout sur mon passage. Je jetai mes vêtements sur le sol et tirai de mon placard des habits secs.

Mon cœur battait à tout rompre. J'étais impatient de retrouver mes parents. Je me sentais soulagé, heureux, en sécurité. Je me précipitai vers le hall. Ils étaient juste devant ma classe.

- Papa, maman ! criai-je hors d'haleine, les bras écartés.

Ils se retournèrent et me firent de grands signes.

- Je suis tellement content de vous voir ! Mais comment avez vous appris ? parvins-je à prononcer.

- Calme-toi, Paul ! ordonna mon père.

- Mme Maargh nous dit que tu as des problèmes, nous sommes vraiment déçus, dit ma mère en fronçant les sourcils.

- Mais... mais, c'est un monstre !

Mme Maargh passa la tête par la porte.

- Vous voyez que j'ai raison, leur dit-elle. Vous voyez !

- Mais... mais, bégayai-je.
- Allons dans la salle des professeurs, proposa aimablement Mme Maargh. Là-bas, nous pourrions parler plus tranquillement.
L'horrible femme m'adressa un sourire hypocrite.
- Maman, je t'en supplie, écoute-moi !
Mme Maargh ouvrait la marche.
- Paul, tu es complètement trempé, fit remarquer ma mère. Tes cheveux dégoulinent !
- J'ai... j'ai essayé..., bredouillai-je.
- ... de m'évader ce matin, m'interrompit le monstre.
Mes parents poussèrent un cri d'indignation.
- Oui, c'est la vérité, affirma Mme Maargh en allumant la lumière. Je vous l'ai dit, il me semble qu'il a un problème. Votre enfant n'a pas l'air dans son assiette.
- Quoi ? s'exclama papa, l'oeil sévère.
- Prenons une tasse de thé et quelques biscuits, proposa Mme Maargh d'un ton mielleux.

Elle se retourna vers moi en se pouléchant les babines.

- Quelques sucreries font toujours plaisir, n'est-ce pas ? C'est un bon moyen de commencer la journée... Mes parents prirent place autour d'une table ronde.

- Paul a des problèmes d'adaptation à son nouveau collège, dit ma mère, c'est cela ?

- Sans doute, répondit la créature en versant le thé fumant. C'est pourquoi je vous ai appelés.

- Comment ? m'écriai-je en sautant sur mes pieds. C'est vous qui les avez appelés ?

- Oui, confirma-t-elle en tendant une tasse à ma mère. Il avait l'air si malheureux ici...

- Oh ! ramenez-moi à la maison, je vous en supplie, m'écriai-je en levant les bras.

- Il n'en est pas question, dit papa en fronçant les sourcils. Nous voulons que tu restes ici et que tu t'adaptes.

- Nous souhaiterions que vous lui donniez une autre chance, ajouta maman. S'il vous plaît, ne le renvoyez pas d'ici.

Mme Maargh approuva de la tête, les plis de son menton s'étalant sur le devant de sa robe.

- Ne vous faites pas de souci, minaуда-t-elle d'un ton douceâtre. Je suis certaine qu'après notre conversation tous les problèmes de Paul s'envoleront.

Je haussai les épaules et me levai brusquement.

- Vous devez me ramener à la maison, vous entendez ?... hurlai-je.

- Paul, assieds-toi, et vite ! ordonna papa.

- Mais c'est un monstre ! fis-je en désignant Mme Maargh. Vous ne voyez rien ?

- Ça suffit ! interrompit ma mère. Arrête de te conduire comme un bébé, c'est compris ?

- Mais puisque je vous dis que c'est un monstre. Vous n'avez qu'à regarder ses pieds !

Papa secoua la tête, l'air gêné, et maman rougit :

- Je vous prie de nous excuser ! Excusez Paul aussi...

- Je vous en prie, dit doucement Mme Maargh en levant sa main molle. Il n'y a pas de mal. Je sais bien que les enfants se moquent toujours de mes pieds. Ils sont tellement enflés !

Elle fit deux pas en arrière et les montra en remuant tristement la tête.

- C'est une question d'hormones, mentit le monstre. Les médecins avouent n'avoir jamais vu un cas pareil. Je prends des tonnes de médicaments pour ça.

Mme Maargh se baissa et attrapa l'une de ses griffes noires recourbées.

- Mes pieds ne rentrent dans aucune chaussure, dit-elle. C'est vraiment très embarrassant.

- Paul, tu devrais avoir honte de ta conduite, conclut maman.

- Mais vous ne comprenez pas ! protestai-je.

Mon père me fit signe de me rasseoir et de me taire. Ils m'empêchaient de parler !

- Je me fais du souci pour Paul, dit Mme Maargh en avalant bruyamment son thé. Ça peut être dangereux de s'évader d'ici.

- Il ne recommencera plus, promet papa.

- Les bois sont très dangereux, insista le professeur. Il pourrait se perdre pour de bon.

« Quelle horreur ! » pensai-je.

Je venais de comprendre pourquoi elle avait fait venir mes parents. C'était clair : elle préparait ma disparition. Elle me dévorerait vendredi, et prétendrait que je m'étais évadé, puis perdu. Ses grands yeux de vache pleins de larmes de crocodile, elle dirait : « Je vous avais prévenus, ça devait arriver ! Je l'avais dit à Paul ! »

Le monstre finit son thé d'une seule gorgée et se leva.

- Ce fut un réel plaisir de vous rencontrer, dit-elle en affichant son plus affreux sourire. Il faut que j'aille donner mon cours, à présent.

- Merci infiniment, dit papa en serrant la main du professeur.

- Nous sommes sûrs que Paul fera de son mieux, osa dire maman sans cesser de me regarder.

- J'espère que tu as compris le message, enchaîna Mme Maargh en m'adressant une vilaine grimace. Tu sais quoi ? Je vais te faire passer en premier pour le spectacle.

- Oh ! vous montez un spectacle. Quel dommage que nous ne puissions pas le voir ! dit maman.

Mme Maargh les salua, s'en alla de son pas lourd et referma la porte.

À peine était-elle partie que je me levai d'un bond et me retournai vers mes parents.

- Comment pouvez-vous la croire ? m'écriai-je.

- Elle a l'air très aimable, répliqua ma mère.
- Enfui, Paul, dis-moi quel est ton problème ! intervint papa.
- Mais... c'est un monstre ! Un véritable monstre, vous ne comprenez pas ?

Mon père se gratta la tête.

- Évidemment, elle paraît un peu étrange, admit-il. Surtout ses pieds... Mais, enfin, il ne faut jamais juger les gens d'après leur apparence.

Je le saisis par la manche.

- Ce que tu ne sais pas, c'est qu'elle veut me manger ! hurlai-je. Me manger tout cru !

Mes parents éclatèrent de rire.

- Dis-lui de mettre beaucoup de ketchup, plaisanta papa.

- Et surtout qu'elle nous garde un morceau ! ajouta maman.

Malheureusement, je ne blaguais pas !

Arrivés à la porte, mes parents me serrèrent dans leurs bras et m'encouragèrent à ne plus raconter d'histoires idiotes.

Puis ils m'abandonnèrent !

La seule chance de m'en sortir s'était évanouie ! Je restai là, les yeux fixés sur la porte.

Qu'allais-je faire ? Mon dernier espoir s'était envolé !

Avais-je encore un moyen de me sauver ?

Un coup frappé sur mon épaule me fit sursauter !

Je me retournai, le cœur battant. C'était Marv !

Ses petits yeux brillaient au milieu de son visage rond.

En souriant, il me tendit un paquet rouge et jaune.

- Tu veux des gâteaux secs ? demanda-t-il sournoisement.

Il ne me restait plus aucune chance. Ma situation était désespérée, et mes parents avaient déjà été prévenus que je pouvais disparaître dans les bois sans laisser de traces. De plus, Mme Maargh ne m'appelait plus que Morceau de choix, même devant tout le monde.

Néanmoins, je passai la nuit et le jour suivant à préparer mon numéro pour le spectacle. Molly, Céleste et Bradjouèrent le rôle de spectateurs.

Mes ballons étaient superbes, personne n'avait jamais vu une telle collection. Quant à l'éléphant, pour lequel il m'avait fallu pas moins de huit ballons, il était incroyable. Pour chacune de ces bêtes, je préparai une blague assez drôle. Mais j'étais nerveux, et je mourais de peur !

Pourtant, je finis par reprendre confiance, car je pensais sincèrement qu'il y avait une chance que mon numéro me sauve la vie. Évidemment, il ne fallait pas que je m'emmêle les pinceaux. Je devais

être brillant. Si tout allait bien, je pourrais peut-être remonter d'un cran sur la chaîne alimentaire.

Le spectacle était prévu juste après le petit déjeuner du vendredi. J'avais une pierre dans l'estomac, et mes muscles étaient tendus. Je savais que pour bien jouer, il me fallait de l'énergie. À contrecœur, je m'assis devant mes céréales. Mais c'était au-dessus de mes forces ; non, je ne pouvais rien avaler.

- Paul ? dit une voix de femme qui me fit lever la tête.

La secrétaire de l'intendant se tenait devant moi.

- Il y a un message pour toi dans mon bureau.

Je la suivis aussitôt jusqu'à l'administration du collège.

- Là ! dit-elle en le montrant du doigt.

Elle alla décrocher le téléphone qui sonnait. Lorsque je dépliai le papier, je regardai d'abord la signature. C'était un message de Mme Maargh. Pour un monstre, son écriture était assez soignée.

« Tu passes en premier, viens me retrouver sur la scène dès que tu auras reçu ce mot.

Mme Maargh »

J'eus beaucoup de mal à avaler ma salive, ma bouche était devenue aussi sèche que du carton ! En sortant, je bus un grand verre d'eau au distributeur installé dans le couloir, puis je fonçai jusqu'à ma chambre pour prendre mon carton de ballons. J'avais entre les mains ma dernière chance de m'en sortir !

Je passai devant le réfectoire dans lequel les élèves

continuaient leur repas. Je me dirigeai vers l'auditorium. J'ouvris la porte et fis un pas à l'intérieur. À ma grande surprise, la salle était plongée dans l'obscurité. Seule une petite lumière éclairait le centre de la scène. J'en conclus que je devais attendre Mme Maargh à cet endroit.

J'examinai les rangées de sièges. Personne. Je sentis mes jambes fléchir tandis que je grimpais sur le plateau. Où était le monstre ? Je tenais ma boîte serrée contre moi comme une bouée de sauvetage.

- Mme Maargh ? dis-je à haute voix en examinant les coulisses. Je suis là.

La salle renvoya mes paroles en écho.

- Quelqu'un pourrait-il allumer ? demandai-je.

Pas la moindre réponse !

J'avançai jusqu'à la faible lumière.

- Hé ? Il y a quelqu'un ?

Pour me donner du courage, je récitai le début de mon texte à haute voix :

- Salut, voici votre magicien de ballons !

J'imaginai un public joyeux... et même Mme Maargh avec son sourire en coin. Elle penserait sûrement : « Paul n'est pas si nul, tout compte fait, je vais lui donner encore une chance ! »

Des gouttes de sueur perlaient sur mon front. Mes mains étaient moites et glacées.

Une porte s'ouvrit au fond de l'auditorium. La lumière inonda l'allée et une jeune fille apparut. C'était Molly.

- Paul ? Que fais-tu ici ? demanda-t-elle.

- J'attends Mme Maargh ! criai-je. C'est moi qui commence le spectacle.

Elle resta clouée sur place, la bouche grande ouverte :

- Tu n'as pas entendu l'annonce au petit déjeuner ?
- Qu'est-ce qui a été annoncé ?
- Le spectacle est annulé !

Molly disparut, fermant la porte derrière elle. La lumière s'éteignit !

Je restai dans l'obscurité, choqué, silencieux, les yeux fixes.

Que signifiait cette annulation ?

Je m'apprêtais à sortir lorsqu'une main puissante saisit ma nuque.

J'en eus le souffle coupé ! Les doigts se resserraient autour de mon cou. Je trouvai la force de bondir. C'était Mme Maargh ! Penchant sa tête répugnante, elle me fit une grimace.

- Bien le bonjour, mon petit déjeuner ! gronda-t-elle.

- Non ! hurlai-je.

Je me tortillais comme un ver, tournant sur moi-même. Mais elle était trop forte. Je poussai un cri perçant ; tout à coup, je sentis une secousse.

Que se passait-il ? Le collège était-il en train de s'effondrer ?

Non, c'était encore plus horrible ! Nous étions sur une sorte de trappe placée au milieu de la scène. Cette trappe descendait rapidement.

- Où allons-nous ? demandai-je en gémissant.

Pour toute réponse, la créature passa la langue sur ses lèvres comme si elle mourait de faim.

Je fis des efforts désespérés pour la repousser, mais elle ne me lâcha pas.

Le plancher disparut au-dessus de nous. Il faisait noir comme dans un four.

- Mais... vous n'allez pas me manger ? dis-je d'une voix étouffée.

- Bien sûr que si, répliqua Mme Maargh.

- Vous allez le regretter !

- Sûrement pas, n'oublie pas que je suis un monstre !

- Ça n'est pas juste de vous attaquer à moi !

- Je ne sais pas ce qui est juste ou non, dit-elle de sa voix rauque. Tout ce que je sais, c'est que j'ai faim.

- Mais... mais..., bafouillai-je. On finira par vous démasquer, et vous serez arrêtée.

- C'est pour ça que je suis si prudente.

Elle souffla sur moi son haleine chaude et putride.

- Je ne mange qu'un seul enfant par an ! précisa-t-elle.

La trappe s'arrêta brutalement. J'écarquillai les yeux pour scruter l'obscurité.

Mme Maargh me tira violemment par la nuque. J'entendis la trappe remonter.

J'étais bel et bien coincé ! Mais où ? Je n'en savais

rien. Tout en marmonnant, Mme Maargh me traîna dans un tunnel qui n'en finissait pas. Nous tournâmes dans des sortes de boyaux pour arriver enfin dans une grande cave au plafond bas. Des tuyaux couverts de poussière couraient le long des murs. Un bruit d'eau s'écoulant goutte à goutte et le ronronnement d'un moteur rendaient l'ambiance encore plus lugubre.

La créature alluma une ampoule qui nous éclaira faiblement.

- Mais où sommes-nous ? demandai-je. Que venons-nous faire ici ?

Pour toute réponse, elle me poussa dans le fond de la pièce. Elle se baissa et tira une lourde porte de métal.

Un ronflement se fit entendre et des flammes crépitantes jaillirent par l'ouverture.

- Un poêle ! hurlai-je.

Mme Maargh se pencha vers moi :

- Je ne suis pas une bête. Une viande comme celle-là, je la cuis avant de la manger !

Elle ouvrit sa bouche, la salive coulait entre ses gencives. Sa gueule gigantesque comportait quatre rangées de dents recourbées, acérées comme des poignards.

Le monstre grognait de plus en plus fort. Sa poitrine se soulevait au rythme de sa respiration rapide. Il passa sa langue épaisse sur ses crocs.

Soudain, de ses deux mains, il m'éleva en l'air.

- Non, suppliai-je. Pas ça !

Je ne voyais que ces flammes dévorantes qui dansaient.

- Non ! Attendez ! criai-je.

Affamée, Mme Maargh claquait des dents.

Et elle me projeta vers le feu !

Je poussai un grand cri d'horreur et secouai les bras et les jambes. Je parvins à m'accrocher à la lourde porte en métal. Dans un effort terrible, je me retournai et réussis à échapper aux flammes. Je ne sais pas comment j'arrivai à me remettre debout.

Le monstre rejeta la tête en arrière en poussant un cri de rage. Il plongea sur moi. Je l'évitai d'un bond. Fort heureusement, je trouvai une pelle dont on se sert pour remplir le four de charbon et la saisis. Pous-sant un hurlement, je l'élevai au-dessus de ma tête et la lançai de toutes mes forces. Elle atteignit Mme Maargh au ventre. Le choc lui coupa la res-piration. La monstrueuse créature poussa un cri de surprise et se courba en deux.

J'avais dû la blesser; mais je n'avais pas le temps de vérifier. Je partis comme une flèche le long du tunnel, les bras tendus devant moi pour me protéger contre les obstacles éventuels, haletant, ne distin-guant presque rien dans l'obscurité.

Je tournai dans un autre boyau et continuai ma course. Loin devant moi, j'entendis le bruit d'un moteur. Puis apparurent des jambes dans un pantalon en jean. C'était le monte-charge ! Quelqu'un se trouvait dedans. Quelqu'un l'avait donc fait descendre ! Je stoppai net.

- Molly ! Comment es-tu arrivée jusqu'ici ? m'exclamai-je, complètement essoufflé. Qu'est-ce que tu fais là ?

- Paul, je suis désolée, cria-t-elle. Dépêche-toi... Monte...

- Désolée de quoi ? Que veux-tu dire ?

- De t'avoir fait ça... J'avais tellement peur ! Je pensais que c'était moi que Mme Maargh allait manger. Elle me haïssait parce que j'avais essayé de m'échapper. J'étais la victime désignée, Paul ! Et c'est à ce moment-là que tu es arrivé.

- Mais... je ne comprends rien à ce que tu racontes, Molly !

- Je savais que j'agissais mal, ajouta-t-elle en tremblant. C'est moi qui t'ai fait toutes ces horribles choses... Qui ai abîmé le violon de Brad, qui ai troué tes ballons et détruit ta molécule ! J'étais terrifiée ! Je ne voulais pas qu'elle me dévore !

- Mais hier tu es venue me chercher pour me sauver la vie. Pourquoi ?

Molly poursuivit en sanglotant :

- Si tu parvenais à t'enfuir, c'est moi qu'elle aurait dévorée ! J'ai été égoïste, cruelle ! Comprends-moi, je ne pouvais pas faire autrement !

Je restai là, bouche bée, à la regarder. Molly, ma copine ! C'était elle qui avait tout saboté, depuis le début !

- Il fallait que j'avoue tout, dit-elle. Je n'arrivais pas à me le pardonner. C'est pour ça que je suis descendue... t'aider.

La porte du monte-charge glissa, le moteur vrombit, et l'engin commença à monter.

- Vite, Paul ! s'exclama Molly en me tendant la main. Saute ! On peut s'en sortir.

J'étais prêt à bondir dans l'ascenseur lorsque quelque chose, ou plutôt quelqu'un me retint par le pull !

- Où t'en vas-tu, mon joli petit déjeuner ? gronda dans mon dos Mme Maargh.

Le monstre entourait à présent mes jambes avec ses bras répugnants.

Je tendis désespérément les deux mains vers Molly :

- Attends-moi, ne pars pas ! criai-je.

Mais Molly ne m'écouta pas !

- Tu n'as pas de chance ! ricana cruellement la hideuse créature en montrant ses dents. Adieu, mon petit Paul !

Je me mis à hurler et à me tortiller dans tous les sens comme un ver. Une fois de plus, je parvins à me libérer.

« Si je cours vite, elle ne pourra pas me rattraper, avec ses kilos en trop », pensai-je.

Oui, bien sûr ! Mais courir où ?

« Là, le long tunnel, il doit bien y avoir une porte, pensai-je. Ou un coin pour me cacher ? »

Je m'élançai comme un bolide dans l'obscurité. Je traversai une cave et me retrouvai dans un autre tunnel.

C'est alors que je me heurtai à Marv et hurlai de terreur.

- Ne lui dis pas où je suis ! le suppliai-je. Marv, laisse-moi partir !

Il ouvrit de grands yeux étonnés.

- Je suis ton ami, tu sais..., murmura-t-il.

- Quoi ? fis-je, stupéfait.

- Tu es mon ami, reprit-il. Tu es le seul à t'être assis en face de moi à la cantine. À m'avoir parlé, à avoir été gentil avec moi.

- Et alors ?

- C'est pour ça que je t'avais apporté des bonbons. Parce que tu étais mon ami.

- Tu n'essaies pas d'aider ta mère ?

- Non, dit-il en remuant la tête. Je vais te le prouver, c'est toi que je vais aider !

Les pas lourds de Mme Maargh retentirent dans le tunnel. De plus en plus près. Elle continuait à me traquer.

- M'aider ? chuchotai-je. Et comment ? Tu peux me faire sortir d'ici ?

- Non, c'est impossible !

- Et alors ?

Le monstre se rapprochait...

- Fais-la rire ! lança Marv.

- Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?

- Fais-la rire, Paul ! Elle ne rit jamais, ou presque, mais quand elle rit longtemps, elle s'endort, comme si elle tombait en hibernation. Elle peut dormir six mois d'affilée.

- Que dois-je faire pour ça ? demandai-je, agrippant son pull.

Au lieu de répondre, il se libéra et recula dans l'ombre. En me retournant, je compris la raison de sa réaction. Mme Maargh se tenait en face de moi, bloquant le passage. Les bras écartés, la tête penchée, elle cria, prête à m'attaquer :

- Tu ne peux plus t'échapper, petit déjeuner !

Ouvrant grand la bouche, elle montra une fois de plus ses quatre rangées de dents.

Paralysé, je la fixais. Comment pouvais-je la faire rire ? Que fallait-il lui dire ?

Les idées tournaient si vite dans ma tête que j'eus l'impression qu'elle allait exploser.

Des histoires drôles ? Sûrement pas ! Aucune de mes blagues ne l'avait amusée ! Et puis, je n'étais pas en état de raconter quoi que ce soit. Je ne me souvenais de rien. Si seulement j'avais mes ballons ! Celui de l'éléphant ? Peut être aurait-elle ri ?

Et si je chantais ou dansais ?

Non, elle m'aurait avalé avant même que j'aie eu le temps de commencer.

Que devais-je inventer ?

Mme Maargh se mit à grogner doucement. Elle baissa sa tête immonde, se préparant à l'assaut.

Une lumière jaillit alors dans ma tête. J'avais une idée ! Enfin !

Le monstre avança vers moi, menaçant. Je me jetai à genoux.

- À quoi joues-tu ? hurla-t-il.

Je me penchai un peu plus bas et tendis la main.

Y arriverais-je ? Pourrais-je atteindre ses horribles pieds ?

Mme Maargh tapa du talon en signe d'impatience.

Je DEVAIS la chatouiller ! J'en étais malade d'avance.

- Lève-toi ! ordonna-t-elle.

Réprimant la nausée, j'approchai doucement la main et effleurai le côté de son pied gonflé.

C'était mou et humide.

Penché ainsi, je ne pouvais pas voir le visage de la créature. Je chatouillai de plus en plus vite.

Victoire ! Mme Maargh commença à rire. Je redoublai d'efforts. Son rire épais résonna dans le sous-sol. Un rire rauque, vulgaire, qui ressemblait aux aboiements d'un chien.

Je continuai. Elle ne pouvait plus s'arrêter. Bientôt,

son rire fut entrecoupé de hoquets.

Soudain, elle s'affala lourdement sur le sol. Sa tête tomba en avant. Le monstre se détendit et resta allongé sur le ciment.

Je me relevai d'un bond, l'estomac noué. Mes doigts me démangeaient.

Mme Maargh restait étendue, immobile, les yeux clos, la bouche entrouverte.

- Ça y est, elle dort ! dit Marv en sortant de sa cachette. Elle va rester comme ça pendant six mois au moins ; peut-être un an, qui sait !

- Tu m'as sauvé la vie !, murmurai-je.

Un sourire éclaira son visage rond et il remit en place les cheveux qui pendaient sur son nez. J'entourai son épaule d'un bras amical.

- Tu m'as sauvé la vie ! répétai-je joyeusement. Je n'arrive pas à y croire !

Nous étions en train de marcher vers le monte-charge lorsque Marv s'arrêta brusquement.

- Il n'y a qu'un seul problème, Paul, dit-il en se retournant vers moi. Tu sais...

- Quel problème ? demandai-je.

Ses petits yeux noirs s'allumèrent :

- C'est que, tu vois, toute cette excitation m'a donné une faim terrible...

Je le lâchai et reculai de quelques pas.

- Tu veux rire ? criai-je. Non, mais dis-moi que tu rigoles !

FIN

Chair de poule®

TERRIBLE INTERNAT

CANCRES EN DANGER

Paul n'aurait jamais dû être si dissipé à l'école !
Pour le punir, ses parents décident de l'envoyer
dans l'internat le plus strict du pays.

Il paraît que là-bas un terrible professeur,
Mme Maargh, fait subir aux derniers
de la classe un châtiment très spécial...

Et si Paul n'arrivait pas
à faire remonter sa moyenne ?

À PARTIR DE 9 ANS



TEXTE INTÉGRAL / CODE PRIX : BP 7